N° 9. 10 JUIN 1920.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Les fondements théologiques de la dévotion au Sacré-Cœur

Une des manifestations les plus consolantes de la vie spirituelle à notre époque, c'est le mouvement qui porte les individus, les familles et les nations vers le Sacré-Cœur. Nos soldats, au fond des tranchées, ont arboré l'emblème béni ; nos prêtres ont prêché avec ferveur cette dévotion ; de nombreuses familles ont voulu honorer le Sacré-Cœur par une intronisation solennelle, et des États par une consécration officielle et publique.

Or il importe que ce mouvement soit dirigé et comme vivifié par la saine doctrine. Le danger serait de multiplier les pratiques matérielles sans savoir au juste ce qu'on adore dans cette dévotion, ou de s'arrêter au Cœur sensible séparément et comme isolé de la Personne divine.

La théologie nous dit que nous adorons à la fois et le Cœur de chair, symbole de l'amour, et l'amour symbolisé par le Cœur, tous les deux inséparablement unis et ne formant qu'un indivisible objet ; elle ajoute que notre culte se termine à la Personne du Verbe, laquelle se manifeste dans le Cœur et dans l'amour. Ainsi, dans le sens plénier, le Sacré-Cœur est Jésus tout entier, tel qu'il se révèle à nous par l'Incarnation.

Pour résumer la théologie de la dévotion au Sacré-Cœur, il suffira de considérer ici l'*objet*, le *motif*, et le *terme* de notre culte (1).

L'objet, c'est le Cœur dans sa double signification : le Cœur de chair, symbole de l'amour, et le Cœur figuré, c'est-à-dire l'amour symbolisé.

Le motif, c'est, d'une part, l'excellence du Cœur physique qui est une partie du Verbe incarné, et, par là même, adorable ; d'autre part, et tout spécialement, l'excellence de la charité dans ce Verbe fait chair.

Le terme définitif, c'est Notre-Seigneur lui-même, c'est-à-dire la Personne divine qui se manifeste dans l'amour et dans l'organe symbole de l'amour. Le Cœur, en effet, signifie et résume la Personne, et c'est à celle-ci que se terminent nos hommages et notre culte. « Tout ce que nous donnons au divin Cœur, dit Léon XIII, est, à proprement parler, donné au Christ lui-même (2). »

Expliquer à grands traits ces trois éléments, ce sera établir suffisamment les fondements théologiques et la légitimité de la dévotion au Sacré-Cœur.

I

Nous adorons l'organe physique, le Cœur de chair, non pas séparément ni séparé de la Personne, mais dans ce Tout divin qui est le Verbe incarné. On sait que les adversaires, soit les Jansénistes, soit quelques catholiques du XVIII[e] siècle, ne voulaient considérer que le cœur métaphorique. Les révoltés du synode de Pistoie prétendaient que le culte du Cœur de chair est *erroné*, parce

(1) Nous ne pouvons que reproduire ici la doctrine exposée dans notre livre : *Le mystère de l'Incarnation*, IV[e] partie.

(2) « Quidquid honoris, obsequii, pietatis, divino Cordi tribuitur, vere et proprie Christo tribuitur ipsi. » (Lettre encycl. pour la consécration du genre humain au Sacré-Cœur, 25 mai 1899. *Acta Leonis P. P. XIII*, t. XIX, p. 76)

qu'il sépare de la Personne une partie de l'Humanité du Christ; *périlleux*, parce qu'il favorise la superstition en s'arrêtant à un élément purement matériel et en adorant séparément une partie qui est déjà adorée dans le tout et ne doit être adorée que dans le tout.

Les documents qui regardent sainte Marguerite-Marie font sans cesse allusion au Cœur percé par la lance (1); la liturgie elle-même, soit dans l'office, soit dans les litanies du Sacré-Cœur, nous présente le Cœur de chair formé dans le sein de la Vierge Marie par le Saint-Esprit et percé par la lance sur le Calvaire : *Cor Jesu in sinu Virginis Matris a Spiritu Sancto formatum... Cor Jesu, lancea perforatum...*

Le Pape Pie VI, en condamnant le synode de Pistoie, enseigne que ce qui est adoré dans cette dévotion, c'est bien le Cœur, non pas séparément ou abstraction faite de la Personne, mais en tant qu'il est le Cœur de Jésus, c'est-à-dire de la Personne du Verbe, à laquelle il est inséparablement uni ; à la manière dont le corps exsangue du Christ, pendant les trois jours du trépas, sans séparation d'avec la divinité, fut adorable dans le sépulcre.

Mais le Cœur physique, quoique adorable dans le Tout divin dont il ne faut jamais le séparer même par l'abstraction, mérite-t-il un culte spécial et à quel titre? C'est ici que l'Église a manifesté sa prudence en refusant de lier sa doctrine à des opinions discutables. Ainsi, sous Benoît XIII les instances du postulateur ne furent pas prises en considération, parce qu'on les appuyait sur cette théorie douteuse que le cœur est l'organe, le siège ou le co-principe des passions, des émotions, des sentiments. Mais il est une vérité de sens commun, indépendante de tout système scientifique, traduite dans toutes les langues humaines, démontrée à tous par l'expérience quotidienne : c'est que les sentiments, surtout l'amour, ont pour emblème le

(1) Cf. P. Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, Paris, Beauchesne, 5e éd.

cœur, ou que le cœur est le signe extérieur, naturel et authentique, de l'amour. Le P. Monsabré a écrit à ce sujet de belles et éloquentes pages, dont il suffira de reproduire quelques lignes : « Vous avez entendu, entre les doigts d'un artiste habile, chanter les cordes harmonieuses d'une harpe ; vives, joyeuses, brillantes, sourdes, mélancoliques, languissantes, pleines de gémissements et de pleurs ; ainsi chantent, entre les doigts de l'amour passionné, les cordes, plus riches, plus dociles, plus harmonieuses, du cœur humain. Sous les arceaux mystérieux qui contiennent ses battements, il s'émeut, il s'agite, il se tend, il tressaille, il bondit, il s'enflamme, il se consume, il se contracte, il languit, il se ferme, il étouffe. De là ces expressions des Saintes Lettres que nous retrouvons dans toutes les langues : « Mon cœur a tressailli, mon cœur s'est dilaté, « mon cœur est en joie, mon cœur s'échauffe, mon cœur « s'enflamme, mon cœur brûle, mon cœur est devenu « comme une cire qui se fond, mon cœur se trouble, mon « cœur a peur, mon cœur est triste, mon cœur est boule- « versé, mon cœur m'échappe, mon cœur est brisé, mon « cœur s'est flétri et desséché, mon cœur est mort au- « dedans de moi-même. » Vous connaissez ces cris... et au moins, vous avez su par expérience que le cœur de chair qui bat dans votre poitrine n'est pas étranger à l'amour (1). » Voilà pourquoi nous honorons spécialement le Cœur de chair, parce qu'il est le symbole de l'amour ou son signe authentique ; et c'est ainsi que le cœur et l'amour constituent un seul et indivisible objet. « C'est le Cœur aimant que nous honorons. Ce n'est ni l'amour en lui-même, ni le Cœur en lui-même, c'est l'amour de Jésus, sous la figure de son Cœur de chair », comme parle sainte Marguerite-Marie ; c'est le Cœur de chair comme emblème. L'objet propre de la dévotion, c'est le Cœur symbolique, lequel — on ne saurait trop le répéter — est le Cœur réel, non le cœur métaphorique.

(1) Monsabré, 39e Confér.

Ici encore les documents sont très clairs, et c'est merveille que dès l'origine on ait expliqué avec une telle précision un culte si complexe (1).

L'objet bien compris, il est facile de déterminer le *motif* de cette dévotion.

II

Nous avons dit que le motif est, d'une manière générale, *l'excellence* du Cœur physique, et d'une manière spéciale *l'excellence* de la charité dans le Verbe incarné (2). Le principe qui régit toute la question, c'est celui de l'union hypostatique, c'est-à-dire d'une seule et même personne en deux natures. Il faut étendre l'adoration due à la Personne aussi loin que s'étend la Personne elle-même ; par conséquent toute nature ou toute partie de nature qui appartient à la Personne divine doit être adorée de la même adoration que cette Personne, c'est-à-dire du culte de lâtrie. Puisque l'humanité et toutes ses parties sont la propriété inaliénable du Verbe, elles sont adorables en Lui et avec Lui. Donc en Notre-Seigneur Jésus-Christ la divinité est adorée en elle-même et pour elle-même ; l'humanité est adorée en elle-même, et non pas seulement d'un culte relatif, mais elle est adorée à cause de son union avec le Verbe dans l'unité de Personne. Chaque partie de l'humanité est adorable pour le même motif.

La tradition catholique a nettement proclamé ce dogme fondamental.

Le concile d'Ephèse (431) déclare qu'il faut rendre une seule adoration et une seule gloire à l'*Emmanuel tout entier* (3). Le deuxième concile de Constantinople (553) dit

(1) Cf. Bainvel, op. cit., p. 92. L'auteur rapporte et commente les divers documents depuis Innocent XII jusqu'à Pie VI.

(2) « Causa autem honoris est id ex quo ille qui honoratur habet excellentiam ; nam honor est reverentia alicui exhibita propter sui excellentiam ». (*S. Thom.*, III P., q. 25, a. 1 ; cf. II^{a} II^{ae}, q. 103, a. 1.)

(3) Denzinger, 120.

anathème à quiconque refuse d'adorer d'une seule adoration le Dieu Verbe incarné avec sa propre chair (1).

Saint Jean Damascène avait exprimé cette vérité avec une précision merveilleuse qui faisait d'avance justice de l'objection janséniste : « Le Christ, dit-il, est un ; il est le Dieu parfait et l'Homme parfait, que nous adorons avec le Père et le Fils d'une seule adoration avec sa chair immaculée. Nous ne voulons pas que l'adoration soit refusée à la chair : oui, la chair est adorée dans l'unique hypostase qui est aussi à elle. Ce n'est pas à la créature que va notre culte de lâtrie, car nous n'adorons pas la chair toute seule, mais en tant qu'unie à la Divinité et parce que les deux natures sont unies dans une seule Personne et une seule hypostase, qui est celle du Verbe de Dieu. Si je crains de toucher le charbon, c'est à cause du feu qui est uni au bois ; de même, si j'adore la chair, c'est à cause de la Divinité unie à la chair (2). »

Pie VI, dans la célèbre bulle *Auctorem fidei,* a fait la lumière complète sur ce point. Il condamne cette proposition du synode de Pistoie : « Adorer directement l'Humanité du Christ et spécialement une partie de cette Humanité, c'est rendre à la créature l'honneur divin. » — « Si par ce terme *directement*, explique le Pape, on entend réprouver le culte d'adoration que les fidèles adressent à l'Humanité du Christ, comme si cette adoration par laquelle est adorée l'Humanité et la chair vivifiante du Christ, — non pas pour elle-même et comme chair toute seule, mais parce qu'elle est unie à la Divinité, — était l'honneur rendu à la créature ; au lieu de reconnaître que le Verbe incarné est adoré d'une seule adoration avec sa propre chair : la proposition est fausse, captieuse, nuisible et injurieuse envers le culte pieux et légitime que les fidèles rendent et doivent rendre à l'Humanité du Christ (3). »

(1) Denzinger, 221.

(2) S. Joann. Damasc., *De Fid. orthod.*, lib. III, c. viii ; P. G., XCIV, 1014.

(3) Denzinger, 1561.

Puis, faisant l'application au Cœur lui-même, Pie VI ajoute que le Cœur de Jésus et sa chair très sainte sont adorés sans séparation d'avec sa divinité : le Cœur est adoré comme Cœur de la Personne du Verbe, auquel il est inséparablement uni (1).

Tel est le motif fondamental ou la raison dernière de notre culte, *l'union avec la Divinité* (2). De ce chef, toutes les parties de l'Humanité assumée par le Verbe sont adorables : pour qu'une partie soit honorée d'un culte spécial, il faut un motif spécial. Ici, ce motif, c'est l'excellence de la charité qui se manifeste dans le Cœur. De même que l'Église institua diverses fêtes pour célébrer les différents mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur à cause de la manifestation spéciale du Verbe dans ces mystères, ainsi a-t-elle voulu honorer spécialement le Cœur à cause de l'excellence singulière de l'amour qui se révèle ou se traduit par le Cœur. « Non, mon Sauveur, non, l'amour immense, tendre, généreux, que vous avez dépensé pour nous, ne s'est pas concentré en votre Divinité, ni même en votre sainte âme ; il a retenti jusqu'en votre Cœur de chair, et a pris, dans ce Cœur de chair, le fleuve de la rédemption. Vous avez raison de dire en nous le montrant : Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes (3). »

Cette charité, qui est le motif spécial de notre culte, c'est celle que le Verbe incarné nous témoigne dans sa vie mortelle, dans sa passion, dans sa vie glorieuse et même dans sa vie eucharistique. Directement et immédiatement, c'est la charité humaine dont le Cœur est le symbole ; mais en Notre-Seigneur Jésus-Christ l'amour humain est uni à l'amour incréé, suscité par l'amour incréé, et, à cause de ce lien intime et indissoluble, le Cœur symbole de l'amour fini doit représenter aussi de quelque manière l'amour

(1) Denzinger, 1564.

(2) « Adoratio latriae non exhibetur humanitati Christi ratione sui ipsius, sed ratione divinitatis cui unitur, secundum quam Christus non est minor Patre. » (*S. Thom.*, III P., q. 25, a. 2 in fine.)

(3) Monsabré, loc. cit.

infini, comme la cause première de laquelle dérivent tous les effets de l'amour humain dans le Christ Rédempteur (1).

Pour tout résumer en peu de mots, nous conclurons ainsi : La piété honore dans cette dévotion le Cœur de chair symbole de l'amour ; l'amour exprimé sous ce symbole ; immédiatement l'amour humain, qui se traduit dans tous les mystères du Sauveur ; médiatement mais réellement, l'amour incréé qui suscite l'amour créé avec toutes ses merveilles (2).

III

Le terme définitif auquel va notre adoration, c'est la Personne, Jésus tout entier, tout aimable et tout aimant.

Le langage humain, inspiré par l'expérience et guidé par le sens commun, emploie très souvent le mot cœur pour désigner la personne elle-même : ce grand homme, ce grand cœur. On considère ici la personne, non pas d'une manière abstraite, mais en tant qu'elle se manifeste spécialement dans sa vie affective, la personne dont le cœur symbolise la sensibilité, l'amour, le courage, la force. Le culte, bien qu'il s'étende à tout ce qui est uni à la personne, à l'âme, au corps, à toutes les parties de l'humanité, s'adresse principalement à la personne comme au terme subsistant, total et définitif, qu'on doit honorer (3).

(1) C'est pourquoi Léon XIII voit dans le Sacré-Cœur le symbole et l'image expressive de *la charité infinie* du Christ Jésus : « Quoniam inest in Sacro Corde symbolum atque expressa imago infinitae Jesu Christi caritatis, quae movet ipsa nos ad amandum mutuo. » (Encycl. du 25 mai 1899. *Act. Leonis P. P. XIII*, t. XIX, p. 76.)

(2) Une controverse a été soulevée à ce sujet dans diverses Revues : voir le P. Vermeersch, *Études*, 20 janvier et 20 février 1906 ; P. Alvéry, *Rev. Augustinienne*, 15 février 1907 ; Leroy, *Rev. Ecclés. de Liège*, octobre et novembre 1906. La solution que nous adoptons, et qui est aussi celle du P. Bainvel (op. cit.), nous semble couper court à toute discussion.

(3) « Proprie autem honor exhibetur *toti rei subsistenti.* » (*S. Thom.*, III P., q. 25, a. 1.)

Il ne faudra jamais perdre de vue ces diverses notions pour comprendre la portée de la dévotion au Sacré-Cœur. Ainsi, parfois la liturgie considère plus spécialement le Cœur de chair, comme lorsque les litanies nous présentent le Cœur formé dans le sein de la Vierge Marie ou transpercé par la lance ; d'autres fois, plus directement l'amour, comme dans cette invocation : « Cœur de Jésus, fournaise ardente de charité, ayez pitié de nous. » Mais c'est toujours à la Personne elle-même que s'adresse l'invocation, à cette Personne divine qui peut *avoir pitié* de nous, soulager et guérir notre misère, parce qu'elle a une majesté et une puissance infinies (1). Nous aurons donc raison de dire que la paraphrase *théologique* de l'invocation est celle-ci : « Jésus, Verbe incarné, par votre Cœur de chair, symbole de votre amour et par votre amour symbolisé dans votre Cœur de chair, ayez pitié de nous (2). » On a toujours en vue la Personne tout aimable et tout aimante du Christ Jésus. Cet amour et cette amabilité de la Personne se révèlent de diverses manières, surtout par les vertus, car on peut dire que les vertus de Jésus sont comme le charme et le sourire de sa charité. Mais les vertus s'alimentent dans la grâce qui en est la source féconde, et la grâce elle-même évoque l'idée du sang rédempteur. Entendue avec cette plénitude théologique, la dévotion au Sacré-Cœur nous révèle les *vertus* de Jésus : *Cor Jesu, virtutum omnium abyssus* ; les *grâces* de Jésus, et c'est pourquoi les litanies invoquent le Sacré-Cœur comme une source de vie et de sainteté : *Cor Jesu, fons vitae et sanctitatis* ; le *sang* de Jésus, et c'est pourquoi encore les litanies invoquent le Sacré-Cœur comme propitiation pour nos péchés : *Cor Jesu, propitiatio pro peccatis nostris* ; de

(1) « Cor Jesu, majestatis infinitae. »

(2) Le P. Laurent Janssens donne aussi une double paraphrase : « Jesu, Verbum incarnatum, per Cor tuum miserere nobis. — Jesu, Fili Dei Redemptor, per amorem tuum quem in Corde tuo colimus, miserere nobis. » (T. V, *De Deo homine*, II P., p. 819.)

même que saint Jean avait dit : « Le sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous purifie de tout péché » (1).

On voit déjà les riches développements que la piété peut tirer de cette théologie et que nous laissons à nos lecteurs le soin d'achever dans leurs méditations.

Ce que nous avons expliqué suffit à montrer pleinement la légitimité et la fécondité de ce culte : il est rendu à qui le mérite, puisque toutes les parties du Verbe sont adorables ; pour un motif spécial, parce que le Cœur est le symbole de la charité ; de la manière qui convient, c'est-à-dire dans la Personne ou dans le Tout adorable dont notre piété ne le sépare jamais ; pour une fin très haute, qui est d'exciter les hommes à pratiquer les multiples vertus dont ce Cœur nous donne l'exemple ou nous rappelle le souvenir, à répondre à l'amour par l'amour (2).

Dans ce sens plénier, le Sacré-Cœur est la révélation complète du Christ et de son œuvre, le résumé de l'Incarnation et le centre de tout le christianisme. « Toute la religion chrétienne est là, écrivait un illustre Prélat, parce qu'elle est la religion du divin amour. Notre foi croit à cet amour, raison de tous nos mystères ; notre morale y répond, ce qui est l'accomplissement de la loi (3). »

Concluons avec Léon XIII : « C'est dans le Sacré-Cœur qu'il faut placer toutes nos espérances, c'est à Lui que l'humanité doit recourir et de Lui qu'elle doit attendre le salut (4). »

Fr. Edouard Hugon, O. P.
Rome, Collège Angélique.

(1) « Sanguis Jesu Christi, Filii ejus, emundat nos ab omni peccato. » (I Joann., I, 7.)

(2) Le P. Janssens, *op. cit.*, p. 819 et ss., montre fort bien comment la dévotion au Sacré-Cœur sert à développer la vie spirituelle dans les trois états de la voie purgative, de la voie illuminative et de la voie unitive.

(3) Mgr Dubois, *Mandement sur le Sacré-Cœur*, 1903.

(4) Léon XIII, document cité, p. 79 : « In Eo omnes collocandae spes, ex Eo hominum petenda atque expectanda salus. »

Le Cœur eucharistique de Jésus

« Après avoir aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin. » (Jean, XIII, 1.)

La dévotion au Sacré-Cœur contemple et adore en Lui l'amour du Sauveur, principe de tous ses bienfaits, depuis la Nativité jusqu'à la consommation de l'œuvre rédemptrice dans le ciel. De ce culte est née une dévotion plus spéciale, qui en est un magnifique développement : la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus.

Elle consiste, dit S. S. Léon XIII, « à rendre un culte d'amour, de reconnaissance, de vénération et d'hommages à *cet acte de dilection suprême* en vertu duquel notre divin Rédempteur, prodiguant toutes les richesses de son Cœur, institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie, pour demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles (1) ».

(1) *Bref de S. Sainteté Léon XIII*, établissant l'église pontificale de Saint-Joachim comme centre général de l'Archiconfrérie du Cœur eucharistique de Jésus, 16 février 1903.

C'est dans le même sens que la Raccolta (édition de 1898, p. 194, n° 121), le recueil officiel des prières indulgenciées par le Saint-Siège, définit dans une note la dévotion au Cœur eucharistique : « Le culte envers le Cœur eucharistique de Jésus ne doit pas s'entendre comme s'il était en substance différent du culte que l'Église professe pour son Sacré-Cœur ; seulement il prend comme objet spécial de vénération, d'amour, de reconnaissance et de réciprocité l'acte de suprême dilection par lequel le Cœur très aimant de Jésus institua l'adorable Sacrement de l'Eucharistie et demeure avec nous jusqu'à la fin des

Cet acte souverainement important de la vie de Jésus demandait un culte spécial :

La dévotion au Sacré-Cœur adore en lui d'une manière générale l'amour de Jésus-Christ donnant à l'homme tous les bienfaits du salut. Le culte de l'Eucharistie adore et glorifie le corps et le sang de Jésus, présents sous le voile des espèces sacramentelles ; il a pour objet la Personne même du Sauveur dans son état sacramentel. La dévotion au Cœur eucharistique s'adresse spécialement à un acte particulier de cette Personne adorable : « à l'amour de Jésus-Christ instituant l'Eucharistie, pour rester avec nous, nous donner son corps en nourriture et son sang en breuvage, pour s'immoler sur l'autel d'une manière non sanglante, et fonder ainsi l'unité de l'Église (1). »

Cette dévotion s'inspire surtout du mot de saint Jean, XIII, 1 : « *Cum dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos* : avant la fête de Pâques, Jésus, sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin. »

Cet acte de dilection suprême, oublié de tant de chrétiens, demandait un culte spécial, fait d'action de grâces, d'adoration intérieure, de réparation et de supplication. Notre-Seigneur l'a fait comprendre à certaines âmes chaque jour plus nombreuses.

Les paroles de saint Jean-Baptiste restent, hélas ! toujours vraies : « Au milieu de vous, il y a quelqu'un que

temps. » Cette traduction du texte italien est celle très littérale qu'on lit dans la *Revue de l'Archiconfrérie du Cœur eucharistique*, juin 1914, p. 164. — Cette dévotion compte en sa faveur 24 Brefs ou Rescrits pontificaux. Cf. *La dévotion au Cœur eucharistique de Jésus*, par le P. KREBS, C. S. S. R., Paris.

(1) *De cultu Cordis eucharistici explicatio dogmatica*, Rome, 1905, p. 10. Cette brochure anonyme est l'œuvre d'un éminent théologien romain ; nous avons cité la traduction française publiée à Rome la même année. — Voir aussi l'ouvrage du P. GARÉNAUX, *La dévotion au Cœur eucharistique de Jésus*, Rome, 1907, p. 43 ; et un article paru dans L'*Ami du Clergé*, 16 juillet 1914, p. 673-678.

vous ne connaissez pas » (Jean, I, 26). C'est ce que nous rappellent les admirables litanies du Cœur eucharistique approuvées et enrichies d'indulgences par la sainte Église :

Cœur eucharistique de Jésus, doux compagnon de notre exil, je vous adore.
Cœur solitaire, Cœur humilié, Cœur délaissé,
Cœur oublié, Cœur méprisé, Cœur outragé,
Cœur méconnu des hommes...

Et pourtant Notre-Seigneur ne pouvait davantage s'incliner vers nous, davantage s'unir et se donner à nous, qu'en demeurant sans cesse avec nous au tabernacle. Essayons de mesurer, si possible, l'étendue des grâces qu'il accorde à tous, à la sainte messe, dans la sainte communion, dans la visite au Saint-Sacrement, lorsque les âmes ne résistent pas à ses prévenances divines. C'est ce que nous disent ces litanies :

Cœur aimant nos cœurs,
Cœur suppliant qu'on l'aime,
Cœur patient à nous attendre,
Cœur pressé de nous exaucer,
Cœur désirant qu'on le prie,
Cœur foyer de nouvelles grâces,...

Particulièrement les âmes généreuses, qui aspirent humblement à l'intimité de l'union divine par l'Eucharistie, doivent avoir cette dévotion. Elles, surtout, doivent pénétrer le sens de cette prière :

Cœur silencieux voulant parler aux âmes,
Cœur doux refuge de la vie cachée,
Cœur maître des secrets de l'union divine,
Cœur de Celui qui dort, mais qui veille toujours,
Cœur eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous.

Cette union doit nous rendre de plus en plus semblables à Celui qui a dit : « Apprenez de Moi, car je suis doux et humble de Cœur. » L'âme qui entend le sens profond de ces paroles doit s'unir à Notre-Seigneur par de ferventes

communions, par une fidèle oraison ; elle doit lui porter un cœur droit, l'abnégation des joies sensibles dans la dévotion, surtout l'humilité et la charité. Elle doit chaque jour davantage, par l'acceptation généreuse des peines quotidiennes, s'associer à l'oblation que Jésus fait de Lui-même au sacrifice de la messe, continuation du sacrifice de la croix. Si elle suit cette voie, elle souhaitera vivement pouvoir dire sans mentir du fond du cœur et par toute sa vie :

Jésus Hostie, je m'unis à vous, je m'immole avec vous,
Je m'anéantis devant vous,
Je veux m'oublier pour penser à vous,
Être oublié et méprisé pour l'amour de vous,
N'être compris, n'être aimé que de vous ;
Je me tairai pour vous entendre et me quitterai pour me perdre en vous,
Faites que je soulage ainsi votre soif de mon salut, votre soif ardente de ma sainteté, et que, purifié, je vous donne un pur et véritable amour.
Je ne veux plus lasser votre attente : prenez-moi, je me donne à vous.

Le chrétien comprend de mieux en mieux que se donner ainsi à Notre-Seigneur, c'est encore son propre avantage, c'est trouver l'inexprimable trésor d'un cœur aimant, désintéressé, fidèle, comme il voudrait que fût le sien. Il sent par contraste son infirmité, son impuissance, l'étroitesse de ses sentiments, tout ce qui reste en lui d'égoïsme. Il dira pourtant au Seigneur :

Daignez agréer mon pauvre cœur, et encore qu'il ne soit rien, puisque vous l'aimez, il devient par vous quelque chose : rendez-le bon et gardez-le.
Je vous remets toutes mes œuvres, mon esprit pour l'éclairer, ma volonté pour la fixer, ma misère pour la secourir, mon âme et mon corps pour les nourrir.
Cœur eucharistique de Jésus, dont le sang est la vie de mon âme, que je ne vive plus, mais vivez seul en moi. Ainsi soit-il.

Ainsi vraiment, par l'Eucharistie, l'âme intérieure, qui

chaque jour grandit en charité, doit réaliser le mot de saint Paul : « Je vis, et cependant ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. »

La dévotion au Cœur eucharistique de Jésus compte deux cent cinquante approbations de Cardinaux, Archevêques et Évêques de diverses nations. Approuvée d'abord par Pie IX en 1868, elle fut solennellement reconnue par S. S. Léon XIII, qui, après avoir accordé en sa faveur plusieurs Brefs, érigea l'archiconfrérie à Rome dans son église pontificale de Saint-Joachim, le 16 février 1903. On trouve des confréries en France, en Italie, en Belgique, en Allemagne, au Canada, au Brésil, au Chili, au Mexique, en Irlande, en Angleterre, en Pologne, en Colombie, au Dahomey et jusqu'en Australie. Le nombre des associés dépasse actuellement un million. Des grâces précieuses sont obtenues tous les jours ; il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la *Revue du Cœur eucharistique de Jésus*.

S. S. Pie X et Notre Saint-Père le Pape Benoît XV ont enrichi cette dévotion de nombreuses indulgences. En particulier les membres de l'archiconfrérie peuvent gagner une indulgence plénière tous les jours, quand ils font une demi-heure d'adoration devant le Saint-Sacrement exposé ou renfermé dans le tabernacle, dans n'importe quelle église ou chapelle du monde entier.

Tous les Congrès eucharistiques, depuis celui de Toulouse jusqu'à ceux de Montréal, de Madrid et de Lourdes, ont formulé des vœux et applaudi des rapports sur cette dévotion (1). Chaque mystère de la vie de Notre-Seigneur est l'objet d'un culte spécial de la part de telle ou telle famille religieuse ; l'acte de dilection suprême par lequel Jésus institua l'Eucharistie demandait aussi à être honoré d'un culte d'action de grâces, d'adoration et de réparation.

C'est surtout en se donnant à nous dans l'Eucharistie

(1) Voir en particulier le Rapport du P. Tesnière, dans *Discours eucharistiques*, 2e série, Paris, Lethielleux, 1911.

que Notre-Seigneur nous dit : « Mon Cœur est encore toujours ouvert. La cruauté des hommes n'a pas eu peur de le blesser, et moi, pour me venger, je les aime. Ce qui laisse la plaie de mon Cœur ouverte, c'est mon amour. Je veux prouver aux âmes que mon Cœur ne se ferme pas ; bien au contraire, mon plus grand désir est que les âmes entrent par cette plaie dans cet abîme de charité et de miséricorde. Ce n'est que dans ce Cœur d'un Dieu qu'elles trouveront le remède pour adoucir leurs souffrances et fortifier leur faiblesse. Qu'elles me tendent la main : moi-même je les y conduirai. »

N'est-ce pas le sens de la parole de saint Jean qui s'applique à tous ceux qui s'approchent avec ferveur de la table sainte : « Après avoir aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. »

Fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

Le développement historique de la dévotion au Sacré-Cœur (1)

Ce serait une étrange illusion de penser que la dévotion au Sacré-Cœur date seulement du XVII[e] siècle. Il faut être protestant allemand pour le croire ou faire semblant de le croire (2). En réalité, les origines de cette dévotion,

(1) On comprendra aisément que nous ne voulons point écrire, en un article de quelques pages, l'histoire de la dévotion au Sacré-Cœur. Il y faudrait un volume. Nous n'avons d'autre intention que de donner quelques indications précises permettant de voir les étapes principales de son développement. Peut-être ces indications historiques aideront-elles à comprendre comment cette dévotion, loin d'être une nouveauté, tient au cœur même du christianisme.

On trouvera des détails plus abondants dans : Nilles, *De rationibus festorum sacratissimi Cordis Jesu*, 4e éd., Innsbruck, 1875 ; — Grimoüard de Saint-Laurent, *Les images du Sacré-Cœur au point de vue de l'histoire et de l'art* ; — P. Letierce, *Etude sur le Sacré-Cœur*, 2 vol., Paris, 1890 ; — Baruteil, *Genèse du culte du Sacré-Cœur*, Paris, 1904 ; — Bainvel, *La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, 5e éd., Paris, 1919. Nous devons beaucoup à ce dernier ouvrage. — Consulter aussi les œuvres et les biographies des saints particulièrement dévots au Sacré-Cœur, par ex. S. Bonaventure, Ste Mechtilde, Ste Gertrude, Tauler, B. Henri Suso, Ste Catherine de Sienne, Lansperge le Chartreux. B. Baptiste Varani, le B. Eudes, etc., etc.

(2) La *Realencyclopädie für protestantische Theologie*, art. *Herz-Jesu-Kultus*, t. VII, p. 777, affirme tranquillement que les Jésuites, au XVII[e] siècle, auraient inventé la dévotion au Sacré-Cœur et que, pour la répandre, ils auraient suggéré des visions à Ste Marguerite-Marie, sur lesquelles ils se seraient ensuite appuyés. La suite de cet article montrera combien ridicule est cette fable.

qui a pris de nos jours un si vaste et si heureux développement, remonte haut dans l'histoire de la piété chrétienne. Faut-il s'en étonner ? « Le culte du Cœur de Jésus, écrit le cardinal Pie, c'est la quintessence même du christianisme, c'est l'abrégé et le sommaire substantiel de toute la religion (1). » Les docteurs et les écrivains mystiques, dont la mission est d'exploiter pour l'Église enseignée les trésors cachés du dogme, devaient donc, un jour ou l'autre, être nécessairement amenés à dégager la dévotion et la proposer aux fidèles.

D'autre part, il ne faudrait pas exagérer en lui assignant une origine trop ancienne. Évidemment, dès la naissance de l'Église Dieu a reçu un culte d'amour, et l'immense charité du Christ pour nous a été l'objet d'hommages. Mais cela ne suffit point pour dire que les premiers chrétiens ont honoré le Sacré-Cœur, ni même qu'ils ont rendu un culte spécial à l'amour de Jésus. Ce n'est que l'un après l'autre, et même assez lentement, que les éléments de la dévotion furent mis en lumière.

I

Les origines

Dans les écrits des Pères de l'Église, on n'a jusqu'ici rien signalé qui témoigne clairement d'un culte au Cœur de Jésus considéré comme symbole de son amour. Mais si le culte proprement dit n'y est pas, il est facile d'y trouver l'esprit, parfois même des formules capables de le traduire exactement. Assez nombreux sont les textes sporadiques qui célèbrent la plaie du côté de Jésus et le symbolisme du sang et de l'eau qui en découlèrent. Et qui ne sent que cela touche de très près à notre dévotion ?

Ordinairement, c'est en commentant quelques textes de la Sainte Écriture, aujourd'hui appliqués par tous au

(1) Lettre synodale, décembre 1857, Œuvres, t. III, p. 37.

Sacré-Cœur (1), que les Pères se sont le plus rapprochés de l'idée actuelle, d'ailleurs assez complexe, de la dévotion.

Dans son commentaire du Cantique des Cantiques et de l'évangile de saint Jean, Origène a parlé avec beaucoup de piété du Cœur de Jésus comme dépositaire des secrets divins, des mystères de science et de sagesse qui sont révélés aux privilégiés. Pensée que nous retrouvons plusieurs fois dans saint Augustin. Plus peut-être que n'importe quel autre Père, celui-ci est pénétré de l'esprit de la dévotion, sans l'avoir toutefois jamais exactement exprimée. Quelles émouvantes pages n'a-t-il pas écrites sur la plaie du côté de Jésus ! Son âme ardente et aimante s'y livre tout entière :

Contemplez les blessures du Christ pendu en croix, le sang qu'il verse en mourant, le prix dont il vous rachète... Il a la tête inclinée pour vous donner un baiser, le cœur ouvert pour vous chérir, les bras étendus pour vous embrasser, tout le corps exposé comme prix de votre rachat. Songez à la grandeur de ces mystères ; pesez-les dans la balance de votre cœur et que soit tout entier gravé dans votre cœur Celui qui tout entier fut pour vous cloué sur la croix (2).

Les lignes suivantes ne paraissent-elles pas écrites déjà par un dévot du Sacré-Cœur :

Le don pricipal et personnel que Jean l'Evangéliste reçut du Seigneur, fut de reposer, à la Cène, sur la poitrine du Maître, pour signifier par là qu'il buvait les secrets les plus hauts dans l'intime de son Cœur (3).

On a cité assez souvent des textes d'autres Pères, en par-

(1) Cant., IV, 9 ; II, 14 ; VIII, 6 ; — Isa., XII, 3 ; — Matt., XI, 29 ; — Jean, XIII, 23.

(2) *De Virginitate*. Cité par le P. L. de Grandmaison (*Dict. apolog.*, art. *Jésus-Christ*. col. 1526), qui ajoute : « Ne trouve-t-on pas concentrée en ces quelques mots, comme une goutte d'essence pure, tous les parfums, toute la dévotion, toutes les dévotions des âges futurs, celles du crucifix, du chemin de la croix, celle du Sacré-Cœur ? »

(3) In Joan., tr. 18, n° 1 ; P. L. XXXV, col. 1536.

ticulier de saint Jean Chrysostome, de saint Ambroise, de saint Grégoire le Grand, du vénérable Bède, dans lesquels on a voulu voir la preuve d'un culte rendu au Cœur de Jésus. Mais « pas un n'a exactement le sens qu'on lui donne, ou, s'il a le sens qu'on lui donne, ce sens n'est pas à proprement parler celui de la dévotion au Sacré-Cœur. En revanche, il est acquis que beaucoup de ces textes, qu'ils soient de l'Écriture ou des écrivains ecclésiastiques, ouvrent les voies à la dévotion, la préparent, y conduisent. Ils sont les matériaux dont elle se servira ; ils seront, quand elle sera née, des formules toutes prêtes, soit de la dévotion, soit de quelqu'une de ses pratiques » (1).

Il faut arriver au XI[e] siècle pour trouver les premières traces de la dévotion. C'est à Cîteaux ou autour de Cîteaux, semble-t-il, que s'est d'abord manifestée la vénération du Cœur sacré comme symbole d'amour. Les divers éléments du culte étaient épars dans les écrits des Pères : ceux-ci avaient célébré la blessure du côté de Jésus, puis la blessure du Cœur ; ils avaient toujours vu un symbolisme dans cette blessure et dans l'eau et le sang qui en coulèrent. Fallait-il un si grand effort pour passer de la blessure du Cœur au Cœur blessé symbole d'amour ? Dans la chaude atmosphère des monastères institués ou réformés par saint Bernard, la piété chrétienne franchit ce pas, en quelque sorte sans s'en apercevoir, tellement il était logique et nécessaire. La synthèse des éléments dispersés se fit sous la même influence et tout aussi insensiblement, si bien qu'il est impossible d'en faire honneur à aucun des écrivains ecclésiastiques en particulier, mais que nous la retrouvons presqu'à la même époque chez plusieurs.

Le fer a transpercé son âme, dit saint Bernard, il a eu accès à son Cœur afin qu'il sache désormais compatir à nos infirmités. Il est découvert, le secret du Cœur, par les ouvertures du corps ; découvert, ce grand sacrement de bonté, les entrailles miséricordieuses de notre Dieu (2).

(1) Bainvel, op. cit., p. 639.
(2) *Serm.* 61 in Cant., P. L. CLXXXIII, col. 1072.

Les ineffables richesses de votre gloire, Seigneur, s'écriait l'ami de saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry († vers 1150), étaient cachées dans le ciel de votre être mystérieux, jusqu'à ce que la lance du soldat ayant ouvert le côté de votre Fils, notre Seigneur et Rédempteur, sur la croix, il s'en écoula les sacrements de notre rédemption, de façon que nous ne mettions pas seulement dans son côté notre doigt ou notre main, comme Thomas, mais que par la porte ouverte nous entrions tout entiers, ô Jésus, dans votre Cœur, siège assuré de la miséricorde, jusqu'à votre âme sainte, pleine de toute la plénitude de Dieu, pleine de grâce et de vérité, pleine de notre salut et de notre consolation... Ouvrez votre côté à ceux qui désirent connaître les secrets du Fils (1).

*
* *

II

La dévotion se forme et se propage (XII^e^ et XIII^e^ siècles)

Si la première éclosion avait été lente, rapide fut la diffusion. Le grand XIII^e^ siècle, qui enfanta tant de théologiens et de saints, ne pouvait que comprendre et aimer cette dévotion, « quintessence du christianisme ». En effet, nous la voyons alors se répandre de tous côtés et même se créer des centres d'influence d'où elle prit un essor vigoureux qui ne devait plus jamais se ralentir.

L'un de ces centres fut le monastère d'Helfta, où vécurent les deux grandes amantes du Cœur de Jésus, sainte Mechtilde († 1299) et sainte Gertrude († 1303). Jamais le mystère d'amour et de miséricorde renfermé en ce Cœur divin n'a été célébré avec plus d'enthousiasme et de joie que par ces deux illustres sœurs, filles de saint Benoît. Car c'est la joie qui caractérise les effusions de leur amour. Leur piété est heureuse, et c'est dans un rayonnement de gloire qu'elles aiment contempler le Cœur de leur Maître.

(1) *Medit. orat.*, P.L. CLXXX, col. 225.

Sainte Gertrude, dit Dom Paquelin, eut « pour mission de révéler le rôle et l'action du Cœur divin dans l'économie de la gloire divine et de la sanctification des âmes (1) ». En vérité c'est en cent endroits de ses écrits et particulièrement dans le récit de sa célèbre vision en la fête de saint Jean l'Évangéliste, que nous trouvons la substance de la dévotion au Sacré-Cœur. Depuis lors on n'a guère ajouté de trait caractéristique. L'influence de sainte Marguerite-Marie dans la diffusion du culte devait être en un sens plus décisive : mais, pour chanter le divin Cœur, Gertrude a des accents uniques, des trouvailles exquises, jaillis de l'amour le plus délicat que Jésus ait inspiré et qui ont fait d'elle le radieux poète de la dévotion (2).

Les Franciscains furent loin d'être les derniers à participer à ce grand mouvement surnaturel; ils le favorisèrent à la manière ardente et expansive de leur Père, le Pauvre d'Assise que Notre-Seigneur devait plus tard appeler, dans une vision à sainte Marguerite-Marie, « l'un des plus grands favoris de son Sacré-Cœur ». Les fils de saint François aimaient à chanter des strophes toutes brûlantes :

Regarde un peu et vois
En quel état m'a mis l'amour.
Il est transpercé, mon Cœur,
Avec une lance.

Mon Cœur désire ton cœur,
Tu me fais languir d'amour,
Hâte-toi vers moi, viens,
Donne-moi ton cœur (3).

(1) *Révélat. de S. Gertrude*, Paris, 1877. Préf., XV.

(2) Si nous n'insistons pas davantage sur la place prépondérante de sainte Gertrude dans l'histoire de la dévotion, c'est que nous citons plus loin de longs extraits de ses écrits montrant comment la grande moniale d'Helfta fut véritablement « le héraut de l'amour divin » pour publier la dévotion au Sacré-Cœur.

(3) Cf. P. Henri de Grèzes, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, Etudes francisc., Paris, 1890, p. 41. — On aurait de beaux textes à demander aux Franciscains du XIII[e] siècle, par ex. à saint Antoine de Padoue

Parmi tous les fils de saint François se distingua saint Bonaventure, qu'il faut ranger en tête des fondateurs de la dévotion. Il a écrit sur la blessure du côté, la blessure d'amour, des pages délicieuses, dont plusieurs sont insérées dans la liturgie :

Approchons-nous du Cœur du très doux Seigneur Jésus, et nous exulterons, nous nous réjouirons en lui. Oh ! qu'il est bon et doux d'habiter en ce Cœur ! C'est le trésor caché, la perle précieuse que nous trouvons, ô Jésus, en creusant le champ de ton corps. Qui donc rejetterait cette perle ? Bien au contraire, pour elle je donnerai tous mes biens ; je laisserai en échange toutes mes préoccupations, toutes mes affections; tous mes soucis je les abandonnerai dans le Cœur de Jésus : il me suffira et pourvoira sans faute à ma subsistance.

C'est dans ce temple, dans ce Saint des saints, dans cette arche d'alliance que je viendrai adorer et louer le nom du Seigneur. « J'ai trouvé mon cœur, disait David, pour prier mon Dieu. » Et moi aussi j'ai trouvé le Cœur de mon Seigneur et Roi, de mon frère et ami. Ne prierai-je donc pas? oui, je prierai, car je le dis hardiment, son Cœur est à moi...

O Jésus, daigne accepter et exaucer ma prière. Entraîne-moi tout entier en ton Cœur. Bien que la déformation de mes péchés m'empêche d'y entrer, cependant puisque par un incompréhensible amour ce Cœur s'est dilaté et élargi, tu peux me recevoir et me purifier de mon impureté. O Jésus très pur, lave-moi de mes iniquités afin que, purifié par toi, je puisse habiter en ton Cœur tous les jours de ma vie pour voir et faire ta volonté.

Si ton côté a été percé, c'est pour que l'entrée nous fût

(1195-1231), à sainte Marguerite de Cortone (1251-1297), à Ubertin de Casale (1248-1301). Celui-ci avait pris au noviciat la coutume de consacrer le vendredi à contempler le mystère de la Passion, et « je buvais, dit-il, l'eau qui coule de la source ouverte de son Cœur : *bibebam aquam de aperta vena Cordis ipsius* ». Dans son *Arbor vitae* (l. III, ch. VII), en commentant le sommeil de Jean sur la poitrine de Jésus, il a quelques lignes remarquables : « O heureux sommeil ! Repos extatique de la sainte contemplation ! Il est le présage et la figure des bienfaits inestimables que Dieu doit répandre à la fin des temps sur ses fidèles. Oui, à la fin des temps, l'Église sera élevée à une contemplation si suave qu'elle reposera en vérité sur le Cœur de Jésus. » Cf. Hilaire de Barenton, *La dévotion au Sacré-Cœur*, Paris, 1914, p. 83.

grande ouverte. Si ton Cœur a été blessé, c'est pour que à l'abri des agitations extérieures, nous puissions habiter en Lui. Et c'est aussi pour que, dans la blessure visible nous voyions l'invisible blessure de l'amour (2).

On le voit, la dévotion se formule très nettement. Ce beau texte nous la montre déjà épanouie. « Tout y est, dit le P. Bainvel : le double objet dans l'unité du symbole, la fin, l'esprit et l'acte propre, plusieurs des exercices de la dévotion (1). »

Un autre centre d'influence, très puissant, fut l'Ordre de saint Dominique. Le culte du Sacré-Cœur s'épanouit en son sein comme la fleur suave d'un culte passionné de la sainte Humanité de Jésus, caractéristique de la piété dominicaine. Un ardent amour envers la Passion et l'Eucharistie a toujours signalé les fils de saint Dominique. Or les affinités sont trop étroites entre la Passion, l'Eucharistie et le Sacré-Cœur pour que ceux qui rendaient un culte si vivant à la Passion et à l'Eucharistie n'aient pas eu l'idée de l'étendre au Cœur de Jésus.

En fait, dès le XIII^e^ siècle, nous voyons l'Ordre, déjà familiarisé avec la pensée du Cœur de Jésus, introduire dans sa liturgie une fête spéciale de la Plaie du côté de Jésus, et par une heureuse inspiration fixer cette fête au vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, le jour même qui devait devenir, quelques siècles après, la fête du Sacré-Cœur.

On connaissait si bien leur dévotion que, en 1247, le pape Innocent IV, voulant donner un blason aux missionnaires dominicains de la célèbre congrégation des *Frères Pérégrinants pour le Christ*, fit graver un Christ debout et dépouillé, répandant son précieux sang par la plaie du côté.

(1) *De Passione Domini*, cap. III.
(2) *Op. cit.*, p. 215.

Aussi n'est-il point surprenant de trouver un peu partout, dans les œuvres des mystiques dominicains, des pages ravissantes sur le Cœur de Jésus. Jean Tauler, le B. Henri Suso, sainte Catherine de Sienne, pour ne nommer que ceux-là, trouvent, pour en parler, des accents d'une ardeur et d'une suavité uniques.

Tauler prête ces paroles à Jésus :

La très ardente soif que j'avais du salut des hommes produisait comme un flux et une éruption de mon sang bouillonnant d'amour. Ma mort fut très cruelle : c'eût été toutefois un supplice bien plus cruel à mon Cœur s'il était resté dans mon Cœur une seule gouttelette de sang et d'eau que je n'eusse versée de ce Cœur tout enflammé d'amour pour le salut des hommes. De même que le sceau imprime sa forme sur la cire, ainsi la force de l'amour dont j'aime l'homme a imprimé en moi, dans mes mains et mes pieds, dans mon Cœur même, l'image de l'homme si bien que je ne peux jamais l'oublier (1).

Le tendre Suso (1300-1366), celui-là même qui avait gravé en traits sanglants sur son cœur le nom de Jésus, nous rapporte ce dialogue du Seigneur et de l'âme :

Le Seigneur. — Il faut que tu entres par mon côté ouvert dans mon Cœur blessé d'amour, que tu t'y enfermes ; il faut que tu y cherches une habitation, que tu y demeures. Je te purifierai alors dans l'eau vive et je te colorerai en rouge avec mon sang ; je m'attacherai et m'unirai à toi éternellement.

Le fidèle. — Seigneur, aucun aimant n'attire le fer avec autant de force que l'exemple de vos aimables souffrances attire les cœurs pour les unir au vôtre (2).

Peu d'années après, c'était la grande mystique toscane, sainte Catherine de Sienne (1347-1380), qui se faisait, avec son ardeur coutumière, l'apôtre de la dévotion. Elle eut le bonheur de se désaltérer au côté de Jésus. Plusieurs fois le Sauveur lui apparut pour lui montrer la blessure de son Cœur et lui en expliquer le symbolisme. Un jour elle demande :

(1) *D. Joannis Tauleri... opera.* In S. Pauli commem., Cologne, 1563, p. 481.

(2) *Livre de la sagesse*, ch. 18 (Ed. Thiriot, t. II, p. 130).

Doux Agneau sans tache, tu étais mort lorsque ton côté fut ouvert : pourquoi donc as-tu voulu qu'il fût blessé et ouvert, ton Cœur ?

Le Seigneur répond en résumant par quelques mots l'idée essentielle de la dévotion :

Il y avait de nombreux motifs. Je te dirai l'un des principaux. Mon amour de la race humaine était infini, et, par contre, l'acte présent de la souffrance et des tourments était fini : je ne pouvais donc, par cette souffrance finie, vous manifester jusqu'où je vous aimais, puisque mon amour était infini. Voilà pourquoi j'ai voulu vous manifester le secret du Cœur en vous le montrant ouvert. J'ai voulu vous dire qu'il vous aimait bien plus encore qu'il n'avait pu le prouver par une souffrance finie. (*Dialogue*, ch. 75).

La chère sainte avait pénétré cette doctrine profonde. Aussi ne cessait-elle de prêcher à ses disciples la dévotion au Cœur divin, en termes étranges parfois, toujours animés d'une rare flamme :

Je veux que vous vous cachiez dans le côté ouvert du Fils de Dieu, côté qui est une boutique ouverte, pleine de parfums, tellement que le péché lui-même s'y parfume (1). Là, l'épouse aimante se repose sur un lit de feu et de sang. Là, se manifeste pleinement le secret du Cœur du Fils de Dieu.

O tonneau percé qui abreuves et enivres tous les désirs de l'amour. Tu distribues la joie. Tu illumines toute intelligence et tu remplis toute mémoire qui y aspire, tellement qu'elles n'ont plus de goût pour rien retenir, ni fixer, ni aimer ce doux et bon Jésus ! O Sang et Feu, inestimable Amour ! (2)

Que de beaux textes, touchants et lumineux, l'on pourrait citer encore ! Nous devrions, en particulier, montrer la dévotion répandue dans la famille de saint Bruno par Ludolphe de Saxe (1295-1378), Dominique de Trèves (1384-1461). Jacques de Clusa (1386-1466); dans l'Ordre de saint Augustin par le B. Simon de Cascia († 1348); en Angle-

(1) Le péché cesse d'être péché : il ne reste de lui que le repentir.

(2) Cf. notre édition des *Lettres de Sainte Catherine de Sienne au B. Raymond*, Lettre IX, p. 82.

terre, par la bienheureuse Julienne de Norwich ; en Italie, par sainte Marguerite de Cortone, sainte Françoise Romaine († 1440) et bien d'autres (1).

Mais cela suffit, nous semble-t-il, pour montrer qu'au XIII^e^ et XIV^e^ siècles, la dévotion était déjà fort répandue et en possession de ses éléments essentiels.

*
* *

III

La dévotion devient ascétique (XIV^e^ et XV^e^ siècles)

Dans la seconde moitié du XIV^e^ et surtout au XV^e^ siècles, se fit un autre grand pas. Sous quelle influence particulière ? En quelles années ? Impossible de le dire avec précision. Il en fut de la dévotion au Sacré-Cœur comme de tout organisme vivant : elle croissait sans cesse sous le mouvement même de la vie.

Aux origines, et même au cours du XIII^e^ siècle, les grands mystiques dont nous avons rapporté les textes, ne s'étaient guère préoccupés d'instituer des exercices propres en l'honneur du Cœur divin qu'ils célébraient avec tant de flamme. Ils étaient presque toujours demeurés dans le domaine de la mystique, encore que l'on trouve quelques pratiques bien déterminées chez les deux illustres moniales d'Helfta et saint Bonaventure. Peu à peu ces pratiques se multiplièrent, des exercices se fixèrent, et l'on vit la dévotion prendre une forme plus objective, s'organiser et se faire indépendante, avec ses pratiques propres.

Cette tendance se manifeste nettement déjà dans la seconde moitié du XIV^e^ siècle, dans un traité attribué à

(1) Cf. dans les *Acta Sanctorum*, Mars t. II, ad diem 9, de très intéressants détails sur des visions de sainte Françoise se rapportant au Sacré-Cœur.

Tauler et qui se termine par « un exercice divinement révélé et contenant en raccourci toute la perfection de la sainteté » (1) :

Paré d'amour, tout plein de charité, recueillez au-dedans de vous toutes vos facultés : alors approchez du Cœur de Jésus, trésor immense, fontaine inépuisable de charité et de bonté, et entrez dans ce Cœur en pratiquant ces quatre exercices :

Premièrement, offrez-vous au Seigneur dans la simplicité de votre cœur, pour le temps et pour l'éternité, vous déclarant prêt à la prospérité et à l'adversité, à la vie et à la mort, animé de l'unique désir de faire sa volonté et renonçant à votre volonté propre. Offrez-vous pour qu'il vous possède comme il lui plaît.

N'est-ce pas ce que nous appelons aujourd'hui la consécration au Sacré-Cœur ? Voici l'acte de confiance tant recommandé par sainte Marguerite-Marie, et comme le résumé, trois siècles à l'avance, des futures promesses de Paray :

Deuxièmement, vous exigerez du Seigneur, avec une sainte liberté, toutes les grâces et vertus, tout ce qui peut servir à votre salut ou celui du prochain, tout ce qui est utile aux vivants et aux âmes du purgatoire, même des choses temporelles. Exigez plus encore une courageuse persévérance, et par-dessus tout demandez votre Bien-Aimé lui-même, Dieu, dans la nudité de l'esprit.

Suit l'exercice de conformité au Christ dans ses souffrances et ses humiliations. L'idée de réparation n'est pas encore explicitement exprimée, mais nous en sommes bien près. C'est dans ce même monde que nous verrons plus tard se mouvoir habituellement la pensée de la voyante de Paray :

Troisièmement : puisque votre Dieu est l'éternelle charité

(1) Les anciennes éditions de Tauler lui attribuent ce traité *De decem cæcitatibus : Des dix aveuglements* ; il n'est vraisemblablement pas de lui, mais il est tout à fait dans sa manière, plein de son esprit, et il montre bien ce qu'était la dévotion dans les milieux dominicains du XIV[e] siècle. L'extrait que nous en donnons est emprunté au chap. xx, éd. de Cologne 1563, p. 739-40.

qui de toute éternité vous a porté en Lui-même, vous vous conformerez à Lui en désirant vivre, autant que cela Lui plaira, dans le même délaissement, la même souffrance et ignominie, la même misère que le Christ a vécu ; vous vous transformerez en l'amour, puisque Lui-même est l'éternel Amour, afin que vous puissiez parvenir à Lui et que, paré de la même charité que le Christ, vous Lui soyez semblable.

Enfin le dernier exercice a pour but le but même de la dévotion, l'augmentation de la charité et l'union de plus en plus intime avec la Divinité par le Cœur de Jésus médiateur :

Quatrièmement : excitez en vous le désir puissant de Lui être uni sans intermédiaire, d'une union très étroite et très heureuse. Ainsi uni à Lui, vous arriverez à la Divinité même. Par l'abandon de tout le créé et par l'abandon de vous-même, vous vous plongerez si profondément en votre Dieu très doux que les créatures ne pourront plus vous trouver. Et là vous désirerez être absorbé en Lui et à votre tour l'absorber Lui-même puisqu'il n'est qu'un Océan de bonté et d'amour... Croyez-le, si la Divinité vous absorbe ainsi, pendant que vous demeurerez dans le Cœur de Jésus, vous aurez la félicité.

Au milieu du XV^e^ siècle, une dominicaine alsacienne, Claire d'Ostren († 1447) nous dit comment elle passe ses journées :

Chaque jour, je m'enferme en un triple château. Le premier est le Cœur tout pur et virginal de la noble Vierge Marie, contre toutes les attaques de l'esprit malin. Le second est le Cœur tout bon de notre aimable Seigneur Jésus, contre toutes les attaques de la chair. Le troisième est le saint sépulcre, où je me cache auprès du Seigneur contre le monde et toutes les créatures nuisibles (1).

Les Chartreux prirent une part très importante à ce mouvement de la dévotion. « L'atmosphère des Chartreux, dit le P. Bainvel, était tout embaumée de la dévotion au Cœur de Jésus. Ils avaient même son image sous les yeux et ils la mettaient sous les yeux des fidèles dans leurs

(2) Cf. Nilles, *op. cit.*, t. II, p. 531.

livres imprimés et dans leur ornementation architecturale (1). » La Chartreuse de Cologne se distingua entre toutes. En 1541, elle publiait un recueil de prières et de pieuses pratiques, *Hortulus devotionis*, qui pourrait presque servir de manuel à un dévot du Sacré-Cœur. L'un de ses fils, Lansperge († 1539), fut un grand propagateur du Culte :

Appliquez-vous, écrivait-il à un novice, à honorer le Cœur du très tendre Jésus-Christ, tout débordant d'amour et de miséricorde. Ayez la dévotion de le saluer souvent. Baisez-le, entrez-y en esprit. Par Lui faites vos demandes et offrez vos exercices. Il est le trésor de toutes les grâces, la porte par où nous allons à Dieu et Dieu vient à nous.

Ayez donc une image du Cœur divin ou des cinq plaies, ou de Jésus sanglant et tout blessé ; mettez-la en quelque lieu où vous passez souvent, pour qu'elle vous rappelle votre pratique et votre exercice d'amour envers Dieu (2).

Dans un autre milieu le vénérable abbé de Liessies, Louis de Blois († 1566), ne contribua pas peu à répandre en l'honneur du Cœur divin des pratiques que nous avons conservées presque toutes, jusque dans leur formule :

L'ascète confiera ses œuvres et ses exercices, pour qu'il les corrige et les rende parfaits, au Cœur très pieux et suave comme le miel du Seigneur Jésus, à ce Cœur inséparablement uni à l'intime de la Divinité et source de tout bien ; et il les offrira à la gloire éternelle de Dieu de cette manière, ou semblablement : « Bon Jésus, cette œuvre, ces exercices que j'accomplis, je les confie à votre divin Cœur pour qu'il les corrige et les rende parfaits. Je vous les offre pour votre gloire éternelle et le salut de toute votre Eglise, en union de ce très doux amour qui vous a porté, vous notre Dieu, à vous incarner et à mourir pour nous », ou encore : « en union de vos œuvres et de vos exercices très parfaits ».

L'ascète pourra aussi, en ces termes ou en d'autres équivalents, prier le Christ de suppléer à ses imperfections : « Bon Jésus, trop imparfaits sont mon service, ma louange, mon désir, et mon amour pour vous; je suis encore trop loin de la vraie abnégation de moi-même et de la mortification, de la

(1) *Op. cit.*, p. 263.
(2) *Pharetra divini amoris*, liv. I, p. 5.

véritable humilité, douceur, patience, charité, pureté ; je vous demande donc de daigner suppléer à ce qui me manque en offrant à votre Père votre Cœur divin. »

Ou il dira : « Je remets à votre divin Cœur pour les corriger et les rendre parfaits la tâche de louange que j'ai accomplie en votre honneur, et mon service tiède et distrait. Je vous les offre pour la gloire de votre Nom et le salut de toute votre Eglise, en union de cet amour avec lequel vous avez ici-bas prié et loué votre Père. Je vous supplie de vous louer parfaitement en moi (1). »

*
* *

IV

La dévotion s'épanouit (1550-1650)

Désormais il nous devient impossible de citer des textes à cause même de leur multiplicité. La dévotion ayant accompli au XVI[e] siècle la définitive conquête des milieux pieux, nous la trouvons un peu partout, aussi bien chez les personnes du monde que dans les monastères où elle avait été cultivée jusqu'alors. On ne saurait plus compter, non seulement les pages où il en est parlé accidentellement, mais même les œuvres de spiritualité qui en traitent comme d'une pratique devenue ordinaire aux dévots.

En Espagne un prêtre ami de sainte Thérèse, J.-B. Anyès, publie en 1545 un Petit Office du Sacré-Cœur (2) ; le B. Jean d'Avila († 1569) apprend au fidèle à entrer « dans le Saint des saints... le Cœur de Jésus, qui n'est pas seulement saint, mais la sainteté même » (3) ; le vénérable Louis de Grenade († 1580) et sainte Thérèse († 1582) mettent au service de la dévotion leur autorité immense, de même que le B. Balthasar Alvarez († 1580), saint Alphonse Rodri-

(1) Louis de Blois, *Œuvres spirit.*, Paris, 1913, t. II, p. 71 et 74. Trad. des Bénéd. de St-Paul de Wisques.
(2) Cf. Nilles, *op. cit.*, t. I, p. 477.
(3) Traité *Audi filia*, Madrid, 1759.

guez († 1617), le Trinitaire saint Michel des Saints († 1625), Marine d'Escobar († 1633), Marie d'Agréda († 1665).

En Italie, parmi les propagateurs de la dévotion, nommons sainte Catherine de Ricci († 1590), sainte Marie-Madeleine de Pazzi († 1607) ; en Belgique, Nicolas de Montmorency († 1617), homme d'État qui emploie ses loisirs à écrire un très pieux *Diurnale pietatis* ; l'abbé d'Afflighem, Dom Benoît Haeften († 1648) et Jacques Marchant dans son *Hortus Pastorum*, en 1648.

« En France, nous rencontrons partout la dévotion, dans le monde et même à la Cour, comme dans les cloîtres. Elle s'allie aux tendances des spiritualités les plus diverses, à celles de Bérulle ou de M. Olier comme à celles des Jésuites. On la trouve jusque chez les Jansénistes. Elle est si familière aux âmes que Bossuet pour donner la formule de la perfection chrétienne rencontre comme naturellement la formule de la dévotion au Sacré-Cœur (1). » N'est-elle pas caractéristique, cette exhortation du Fondateur de Saint-Sulpice ?

Perdez-vous mille fois le jour dans son admirable Cœur. C'est là que vous entrerez dans la jouissance de tout ce qu'il est, et même des correspondances et des communications mutuelles qui se passent entre Lui et son Père. C'est la pièce d'élite que le Cœur du Fils de Dieu ; c'est la pierre précieuse du cabinet de Jésus, c'est le trésor de Dieu même où il verse tous ses dons et communique toutes ses grâces... C'est en ce Cœur sacré et en cet adorable intérieur que se sont premièrement opérés tous les mystères, et c'est dans les saints que Dieu y applique plus particulièrement que se passent ses communications plus intimes et que s'expriment le plus parfaitement tous ses divins mystères (2).

Les Carmélites, encore tout enflammées par les récents exemples de leur admirable Réformatrice et mues par l'esprit apostolique qui les a toujours caractérisées, affermissaient le culte du divin Cœur dans leurs monastères et le

(1) Bainvel, *op. cit.*, p. 325.
(2) *Lettres de M. Olier*, II, 598.

répandaient dans le monde où leur influence était grande, parfois prépondérante. Le Carmel de la rue Saint-Jacques contribua largement à répandre la dévotion à la Cour de Louis XIII.

En vérité, tous les Ordres religieux, anciens et nouveaux, étaient entrés dans le mouvement de grâce qui entraînait le monde chrétien vers le Cœur de Jésus et qui, dans les vues profondes de la Providence, préparait la manifestation définitive de Paray-le-Monial. Tous se vantent, et avec juste raison, d'avoir, à cette époque, pratiqué et propagé le culte : les Visitandines, consacrées au Cœur divin par leurs saints Fondateurs, les Jésuites, préludant déjà à leur futur apostolat ; les Franciscains, les Bénédictins, les Dominicains, les Chartreux, les Ursulines : c'est une poussée universelle de la dévotion à la veille de son plein épanouissement. Bossuet ne faisait que résumer le sentiment de son époque quand il exhortait à voir « en ce Cœur l'abrégé de toutes les merveilles du christianisme » (1).

*
* *

V

La dévotion entre dans la liturgie
(1640-1675)

Restait à rendre le culte liturgique. Tant qu'il demeurerait privé, fût-il répandu dans tous les milieux, il lui manquerait un trait essentiel à toute dévotion vraiment catholique. Il fallait le faire entrer dans la liturgie. C'est au B. Eudes que revient cette initiative glorieuse. Dans le bref de béatification du Serviteur de Dieu, Pie X lui décerne cette magnifique louange : « Brûlant d'un singulier amour envers les Cœurs très saints de Jésus et de Marie, il eut le premier — et ce ne fut pas sans une sorte

(1) Panégyr. de S. Jean, Lebarq, t. II.

d'inspiration divine — l'idée d'un culte public en leur honneur. De ce culte si doux on doit le regarder comme le père, car il fit célébrer la solennité de ces Cœurs ; comme le docteur, car il composa en leur honneur des offices et une messe ; comme l'apôtre enfin, car de tout son cœur il s'employa à répandre partout cette dévotion salutaire. »

Ce n'est pas le lieu d'exposer la belle doctrine du B. Eudes sur le Sacré-Cœur (1). La dévotion qu'il répandit avec un zèle admirable et à travers des contradictions extrêmes est essentiellement la même que celle que devait propager sainte Marguerite-Marie. Nous voulons seulement rappeler comment il fut, selon le mot du Décret même sur l'héroïcité de ses vertus, 3 janvier 1903, « l'auteur du culte liturgique des Cœurs sacrés de Jésus et de Marie ».

Dès 1641, il avait consacré aux saints Cœurs sa Congrégation de prêtres et l'Ordre de Notre-Dame de la Charité (le Refuge et le Bon-Pasteur d'Angers). Aussitôt il commença à célébrer dans les chapelles de ses communautés les fêtes des saints Cœurs. Mais le Bienheureux voulait bien davantage. A force de patients efforts, il obtint de plusieurs évêques, notamment en Bourgogne, Normandie et Bretagne, que la fête se célébrerait solennellement dans leurs diocèses. Et il composa pour cette solennité un office et une messe « d'une suave dévotion et d'un saint enthousiasme ». En 1655, il inaugura à Coutances la première église consacrée au Cœur de Jésus. D'autres suivirent. Cela ne se fit pas sans peine : d'amers censeurs, les Jansénistes surtout, multipliaient les critiques et ne reculaient pas même devant de violentes et odieuses attaques. Mais le Bienheureux n'en réussit pas moins à obtenir en faveur de la dévotion les trois manifestations principales qui font un culte public : la consécration d'une église, la

(1) De vives polémiques ont eu lieu depuis cinquante ans sur ce sujet. On est d'accord aujourd'hui pour rendre justice au B. Eudes. Cf. P. Le Doré, *Les Sacrés-Cœurs et le vén. Eudes*, 2 vol., Paris, 1891.

célébration d'une fête, la récitation d'un office propre. Missionnaire infatigable, il s'employa pendant quarante ans à populariser et à affermir son œuvre. Quand il mourut (1680), la dévotion avait, grâce à lui, fait un grand pas de plus.

Mais déjà, à ce moment, Notre-Seigneur lui-même était intervenu auprès de l'humble Visitandine de Paray pour apporter au mouvement, dont nous avons vu l'admirable ascension, sa consécration suprême et lui imprimer un élan capable de conquérir le monde.

*
* *

VI

La dévotion s'achève et se fixe

Dans quelle mesure la doctrine et l'action de sainte Marguerite-Marie dépendent-elles des faits que nous venons de rapidement esquisser? Répondre avec entière précision est difficile, faute de documents.

Que la Sainte ait connu la dévotion avant d'entrer au couvent, on ne peut guère le mettre en doute. La fête instituée par le B. Eudes, en effet, avait été adoptée par le diocèse d'Autun dès 1648 : Marguerite-Marie la célébra comme tous les fidèles. Elle-même raconte que c'est « un jour de la fête du Cœur de la très sainte Vierge » qu'elle eut une de ses premières visions.

Au couvent, la chose n'est pas moins certaine. On ne peut admettre qu'à la fin du XVII[e] siècle une Visitandine fervente pût ignorer une dévotion si répandue et particulièrement aimée autour d'elle. L'atmosphère de la Visitation était imprégnée de la dévotion au Sacré-Cœur. On sait que les écrits de saint François de Sales et de sainte Chantal en sont tout parfumés. Faut-il ajouter que les Visitandines en faisaient une lecture assidue? Marguerite-Marie fut ainsi suavement dirigée, selon les moyens ordinaires

de la Providence, vers le but fixé à sa vie. Sans doute même, encore qu'aucun document ne permette de l'affirmer avec précision, pas plus d'ailleurs que de le nier, avait-elle lu ou entendu lire les œuvres des grands dévots au Sacré-Cœur, Gertrude, Catherine de Sienne, Lansperge et autres, fort répandues dans les milieux religieux.

Cependant on peut dire que l'action de sainte Marguerite-Marie n'est pas en étroite dépendance de ce passé préparatoire. C'est Notre-Seigneur surtout qui fut son Maître direct. Si elle n'eut pas à inventer une dévotion éclose bien longtemps avant elle, moins encore à proposer « une révélation nouvelle », comme on l'a dit avec une exagération évidente, sa mission n'en fut pas moins très noble et de grande importance : elle fut l'instrument divinement choisi pour achever de préciser la dévotion dans son esprit et ses pratiques, et lui imprimer un mouvement d'extension universelle :

> Mon divin Cœur, lui dit un jour le Seigneur, est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires, nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition. Et je t'ai choisie comme un abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi. (*Apparition du 27 décembre 1673.*)

On l'a vu, le culte existait déjà, pratiqué non seulement par quelques âmes privilégiées, mais, grâce au B. Eudes, par une bonne partie du peuple chrétien. Que manquait-il encore ?

D'abord de donner à l'esprit de la dévotion sa précision dernière. Jusqu'ici les dévots du Sacré-Cœur Lui avaient rendu surtout un culte de louange et d'action de grâces. Ils n'avaient guère insisté sur la réparation. C'était pourtant le désir de Notre-Seigneur que l'on considérât son amour comme méconnu et appelant un culte réparateur. Recon-

naître les tendresses infinies du divin Amour, c'est bien ; mais il importe aussi de réparer les crimes du monde. Certes, ce serait par trop naïf de croire que jusqu'alors les âmes ferventes n'y avaient point pensé. Encore était-il utile d'insister, surtout à une époque où, la foi s'affaiblissant, l'Amour divin était de plus en plus méconnu et offensé. Ce fut la mission de Marguerite-Marie d'attirer l'attention des âmes aimantes sur ce caractère de la dévotion et de susciter des âmes réparatrices, qu'elle convie au culte de l'amour oublié et méprisé :

Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour ; et pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par leurs irrévérences et leurs sacrilèges et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. (*Apparition du 16 juin 1675.*)

Cet incompréhensible mépris de l'amour divin appelle une réparation. Jésus la demande à sa servante, et par elle à toutes les âmes généreuses :

Toi, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude, autant que tu en pourras être capable...

Mais voici un autre trait important : c'est à Jésus dans l'Eucharistie que doit de préférence s'adresser ce culte réparateur, soit parce que l'Eucharistie est, avec la Passion, le plus expressif témoignage de l'amour de Dieu pour les hommes, soit parce que c'est au tabernacle et plus encore à la table sainte que nous trouvons le Cœur de Jésus plus proche de nous. Aussi les principales pratiques réparatrices se rapportent-elles à la communion :

Premièrement, tu me recevras dans le Saint-Sacrement autant que l'obéissance te le voudra permettre...

Tu communieras de plus tous les premiers vendredis de chaque mois...

Je te demande que le premier vendredi d'après l'octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour hono-

rer mon Cœur en communiant ce jour-là et en Lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels...

Enfin Notre-Seigneur voulait que cette bénie dévotion se répandît par toute la terre comme le suprême remède à la misère du monde alourdi par l'âge. Plus encore qu'aux temps de sainte Gertrude, la terre s'était attiédie. C'était l'heure d'achever la révélation du Cœur divin afin que « le monde à son déclin reprenne quelque chaleur et brûle d'une nouvelle flamme ». Le Sauveur veut que les chrétiens saisissent la gravité de cette nouvelle avance de l'amour. Il invite ses amis à un nouvel effort pour achever la diffusion, dans les milieux les plus étendus, d'une dévotion à laquelle Il multiplie les promesses :

Il me fit voir, raconte la Sainte, que son ardent désir d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de perdition où Satan les précipite à foule, Lui avait fait former ce dessein de manifester son Cœur aux hommes avec tous les trésors d'amour, de miséricorde, de grâces, de sanctification et de salut qu'il contenait, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et lui procurer tout l'amour, l'honneur et la gloire en leur pouvoir, il les enrichît avec abondance et profusion de ces divins trésors... Cette dévotion était comme un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les hommes en ces derniers siècles de telle rédemption amoureuse, pour les retirer de l'empire de Satan... et nous mettre sous la douce liberté de l'empire de son amour, lequel il voulait rétablir dans le cœur de tous ceux qui voudraient embrasser cette dévotion (1).

*
* *

Ainsi achevait de se manifester « le grand dessein » de notre Sauveur. Quelle progression magnifique dans l'ascension du culte du Cœur divin depuis son humble départ jusqu'à son plein épanouissement, depuis ses origines mystiques jusqu'aux émouvantes révélations de Paray! La

(1) Gauthey, *Vie et œuvres*, t. II, p. 567.

dévotion a grandi comme grandissent les œuvres de Dieu, suavement, sans rupture ni heurt. Suivant la loi qu'il s'est imposée dans la direction ordinaire du monde et le gouvernement de son Église, Dieu a laissé lentement s'épanouir le germe déposé dès l'origine dans le trésor de la révélation. Pour reprendre le mot de la Sagesse (VIII, 1), sa Providence, dans cette merveilleuse histoire, « du commencement à la fin, a atteint toutes choses avec force, en les conduisant avec douceur ».

Béni soit le Seigneur de nous avoir enseigné cette dévotion tendre et forte, fleur magnifique de piété, éclose sur la tige du dogme dans le jardin de l'Église.

M.-V. Bernadot, O. P.

La pratique de la dévotion au Sacré-Cœur

On a vu, par la substantielle étude du R. P. Hugon, sur quels solides fondements théologiques s'appuie la dévotion au Sacré-Cœur. Une question, maintenant, se pose tout naturellement : Sous quelle forme doit se présenter le culte qui doit être rendu par nous au divin Cœur ? Les développements spontanés de cette dévotion à travers les âges, ou les révélations de Notre-Seigneur lui-même à sainte Marguerite-Marie, indiquent-ils, pour notre vie religieuse, une pratique particulière et nouvelle ? En un mot, que demande de nous le culte du Sacré-Cœur ? On comprend toute l'importance d'une pareille question. Même à un esprit exactement renseigné sur l'objet, le motif et le terme de la dévotion au Sacré-Cœur, il reste à montrer de quelle façon précise et sûre il devra rendre à ce Cœur le culte qu'il réclame de lui. N'est-ce pas parce que beaucoup d'âmes, — bien intentionnées par ailleurs — ont manqué sur ce point capital de notions exactes, que la dévotion au Sacré-Cœur a pu être taxée par plusieurs de « sentimentalité mièvre », ou, pour parler comme Taine, de « charmant quiétisme » ?

Il est à peine besoin de noter, avant toutes choses, que la dévotion au Sacré-Cœur n'apporte point un commandement nouveau. Bien au contraire, elle a pour base l'acte fondamental de toute vie chrétienne et surnaturelle : l'acte

d'amour. Le Christianisme, en effet, est une vie. Il est fondé tout entier sur les paroles du Maître au chapitre xv de saint Jean (1) : « Je suis la vigne et vous êtes les rameaux. » Or ce qui nous donne cette sève divine par laquelle le Christ vit en nous et nous fait vivre, c'est la charité. Aimer Dieu, c'est et ce sera toujours la Loi et les Prophètes. Nous verrons, au cours de cette étude, de quelle modalité spéciale se revêt l'acte d'amour dans la dévotion au Sacré-Cœur. Mais ce qu'il importe avant tout de bien noter, c'est que cette dévotion s'appuie sur l'acte essentiel de la vie intérieure. Ainsi ce culte, tout en étant, comme nous le montrerons, une dévotion particulière et nettement déterminée, ne consistera-t-il point dans l'exercice de telle ou telle pratique de piété. Dévotion solide et virile, ce qu'il imposera avant tout, c'est une attitude d'âme, une disposition de toutes nos facultés pour rendre à Notre-Seigneur amour pour amour, selon l'esprit spécial que nous allons essayer de préciser.

L'acte fondamental de la dévotion au Sacré-Cœur : l'acte d'amour

L'objet de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est l'amour de Notre-Seigneur symbolisé dans son cœur de chair. Or, si Notre-Seigneur, selon les paroles de sainte Marguerite-Marie, « prend un singulier plaisir à être honoré sous la figure de son cœur de chair », quel acte précis réclame-t-il de ceux qui voudront lui rendre cet honneur? Pas autre chose que l'acte d'amour. « *Præbe, fili mi, cor tuum* » (2): « Mon fils, donne-moi ton cœur. » Notre-Seigneur n'a dévoilé son propre Cœur que pour avoir le nôtre en retour.

A s'en tenir à ce point de vue très général, il ne sera pas inutile de remarquer que c'est bien ainsi que la dévotion au Sacré-Cœur a été comprise dès les premiers temps où

(1) Jean, xv, 5.
(2) Prov. xxiii, 26.

on la voit apparaître. Sainte Gertrude applique déjà au Sacré-Cœur un passage du Cantique des Cantiques : « Vous qui vous retirez dans le creux de la pierre, montrez-moi votre visage » (1). — « O Jésus aimé, écrit la sainte, par cet amour qui vous a fait venir sauver ce qui avait péri, *cachez-moi dans le creux, dans votre Cœur très doux* » (2). — Saint François d'Assise fait dire à Notre-Seigneur dans un de ses Cantiques : « Embrasse mon côté ouvert, regarde-moi et vois en quel état l'amour m'a réduit. J'ai le cœur transpercé par une lance : *mon cœur appelle ton cœur* » (3). — Sainte-Jeanne de Valois, après une extase, cherchant en vain son cœur dans sa poitrine, Notre-Seigneur lui dit : « Il n'est pas étonnant que tu ne trouves plus ton cœur : il est depuis longtemps dans le mien » (4). Et l'échange des cœurs entre Notre-Seigneur et sainte Catherine de Sienne montre bien que la sainte ne comprenait pas autrement la dévotion à l'amour divin.

Il était pourtant réservé à celle qui fut non seulement l'*apôtre*, mais l'*évangéliste* du Sacré-Cœur de marquer d'une façon plus précise le caractère essentiel de cette dévotion. Tous les écrits de sainte Marguerite-Marie tendent en effet à montrer que l'acte fondamental de notre culte envers le divin Cœur est un acte d'amour. Un jour, Notre-Seigneur lui enlève son cœur et, mettant à sa place une flamme ardente, il lui dit : « Voilà, ma bien-aimée, un gage précieux de mon amour qui renferme dans ton côté une petite étincelle de ses plus vives flammes, pour te servir de cœur et te consommer jusqu'au dernier moment » (5). Et voilà désormais la vie de la Sainte : une consomption d'amour pour le Cœur du Maître. Elle écrit à la Mère de Saumaise : « Il régnera malgré ses ennemis et se rendra le maître et le possesseur de nos cœurs, car c'est la princi-

(1) Cant. II, 14.
(2) *Exercitia*, p. 628, édit. Solesmes.
(3) *Annales francis.* IX, 842.
(4) *Annales francis.*, IX, 311.
(5) *Vies et Œuvres*, par Mgr Gauthey, t. II, pp. 69-70.

pale fin de cette dévotion que de convertir les âmes à son amour » (1). La voix de l'Église a, d'ailleurs, en quelque sorte authentiqué ces affirmations de la Sainte. Dans son encyclique du 28 juin 1889, Léon XIII écrivait : « Jésus n'a pas de désir plus ardent que de voir allumer dans les âmes le feu d'amour dont son propre cœur est dévoré ! Allons donc à Celui qui ne nous demande, comme prix de sa charité, que la réciprocité de l'amour. »

Et c'est précisément parce que la dévotion au Sacré-Cœur s'appuie sur l'acte de charité, essentiel à toute vie surnaturelle, que cette dévotion exprime la pure essence du christianisme. Mgr Pie pouvait justement écrire, dans sa lettre synodale du mois de décembre 1857 : « Le culte du Cœur de Jésus, c'est le quintessence même du christianisme, c'est l'abrégé et le sommaire substantiel de toute la religion. »

L'esprit de Réparation, modalité particulière de l'acte d'amour

L'acte essentiel de la dévotion au Sacré-Cœur, celui qui est à la base de la pratique de cette dévotion, c'est l'acte d'amour en réponse à l'amour de Notre-Seigneur pour nous. Nous venons de montrer que c'est bien ainsi que cette dévotion a été comprise par ses divers interprètes à travers les âges, et que l'Église elle-même, par les déclarations de ses pontifes comme par sa liturgie, a authentiqué cette interprétation. Considérée de ce point de vue fondamental, cette dévotion ne paraît apporter au monde rien de nouveau. Saint Jean avait certes compris, en reposant sur la poitrine du Maître, toutes les tendresses de son Cœur pour nous, et, dans le cours des siècles, nombreuses furent les âmes qui, pénétrant par la plaie ouverte jusqu'au Cœur de Jésus, payèrent son amour du plus généreux des retours. Devons-nous pourtant déjà reconnaître à ces

(1) Ibid., p. 355.

manifestations le caractère authentique de la dévotion au Sacré-Cœur ? Pour répondre à cette question, il est nécessaire de considérer encore cette dévotion dans ce qui caractérise son objet propre. La détermination précise de cet objet fixera d'elle-même l'élément nouveau qui constitue la pratique de cette dévotion.

Du point de vue de l'objet, ce que la dévotion au Sacré-Cœur apporte de nouveau, c'est d'abord la considération précise de l'amour de Jésus pour nous, amour symbolisé par son cœur de chair. Certes, le « Sic Deus dilexit mundum » (1) n'est pas chose nouvelle; ce qui est nouveau cependant, c'est la compréhension de plus en plus vive de cette adorable vérité, jusqu'au jour où cette compréhension se traduit par un culte spécial qui s'empare de l'âme tout entière pour la tourner vers le Cœur divin. S'il ne s'agit point, évidemment, d'une révélation nouvelle, il s'agit pourtant d'un jour nouveau jeté sur une vérité connue. L'acte d'amour qui nous est demandé nous apparaît en effet comme orienté vers un objet spécial : l'amour de Notre-Seigneur pour nous..

Ce n'est pas tout cependant. Cet amour de Notre-Seigneur pour l'humanité, dont la dévotion au Sacré-Cœur fait son objet propre, ce n'est pas seulement l'amour divin considéré en lui-même, dans l'infinie richesse de ses dons. Les siècles ont passé, en effet, qui ont fait de cet amour un *amour méconnu*. Notre-Seigneur s'en plaint lui-même à sainte Marguerite-Marie, en parlant de son Eucharistie : « Pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs irrévérences et leurs sacrilèges, et par les froideurs et les mépris qu'ils ont pour moi dans le sacrement d'amour » (2). L'amour du divin Maître, mais cet amour méconnu et outragé, tel est l'objet spécial de la dévotion à son Sacré-Cœur. Ce caractère précis, voilà bien, nous semble-t-il, l'apport spécial et vraiment nouveau de

(1) Jean, III, 16.
(2) *Vie et œuvres*, t. II, p. 102.

sainte Marguerite-Marie dans le culte du Sacré-Cœur. Nous allons voir comment l'objet ainsi bien spécifié de cette dévotion détermine tout naturellement l'élément subjectif qui en domine toute la pratique : *l'esprit de réparation.*

L'idée de réparation, dans le culte du Sacré-Cœur, paraît bien, en effet, être l'idée dominante, indiquée par Notre-Seigneur lui-même à sainte Marguerite-Marie. Non certes que cette idée soit nouvelle dans l'économie du christianisme, dont elle fait au contraire partie intégrante par la Rédemption. Avant la Sainte pourtant, on ne la trouve pas liée au culte du Cœur de Jésus. Quelques textes épars accusent bien le souci de réparer, mais il s'agit là d'une réparation toute personnelle (1). Le P. Eudes lui-même, l'apôtre le plus actif de la dévotion au Sacré-Cœur, semble peu préoccupé de ce caractère de réparation. Manifestement, les temps ne sont pas encore venus pour le plein épanouissement de cette attitude d'âme, et il était réservé à sainte Marguerite-Marie de la réclamer nettement des vrais dévots au divin Cœur.

Mais comment l'esprit de réparation est-il la marque dominante du culte du Sacré-Cœur ? Il nous paraît que la question a été parfois mal comprise ou du moins mal posée. On a semblé distinguer l'acte d'amour, acte essentiel et fondamental de la dévotion, et un acte de réparation qui viendrait s'y ajouter comme une pratique de supplément. Or, il ne s'agit pas ici de deux actes différents, mais d'un acte unique qui se revêt d'une modalité spéciale. L'acte essentiel, c'est toujours l'acte d'amour ; mais parce que cet amour s'adresse à l'Amour divin méconnu, cet acte

(1) Sainte Mechtilde priant un jour pour une coupable la très sainte Vierge, celle-ci lui donna le Cœur de Jésus en lui disant : « Je vous donne ce très noble Cœur de mon Fils, pour que cette personne me l'offre avec toute la dilection qu'il a eue et qu'il aura éternellement pour moi ; afin de *réparer ses négligences* dans mon service. » *Liber specialis gratiae*, II, 131.

prend la forme, précise et distincte, d'un acte réparateur. Et c'est là la grande originalité de l'œuvre de sainte Marguerite-Marie. Le Sacré-Cœur et la réparation vont nécessairement ensemble dans sa pensée et dans ses écrits : « Le Sacré-Cœur — écrit-elle — demande une réparatrice, c'est-à-dire qui demandera très humblement pardon à Dieu de toutes les injures qui lui sont faites au très Saint Sacrement de l'Autel » (1). Il ne nous paraît pas exact de dire que — dans la pensée de la Sainte, l'idée de réparation est une idée secondaire. S'il est bien certain — et nous l'avons nous-même noté plus haut — que la Sainte parle surtout de l'acte d'amour, c'est parce que cet acte demeure l'acte fondamental : mais l'esprit de réparation l'enveloppe toujours pour achever de lui donner le caractère spécifique de la dévotion au divin Cœur.

Un acte d'amour adressé au Cœur de Notre-Seigneur, en esprit de réparation pour son amour méconnu, telle semble bien être la formule complète de la dévotion au Sacré-Cœur. Un des premiers théologiens de ce culte, le P. de Gallifet, l'a fort bien indiqué lorsqu'il a écrit : « Le Cœur de Jésus-Christ doit être considéré sous deux rapports : d'une part comme embrasé d'amour pour les hommes et de l'autre comme offensé cruellement par l'ingratitude de ces mêmes hommes. Ces deux motifs unis ensemble doivent produire en nous deux sentiments également essentiels à la dévotion envers le Sacré-Cœur : savoir, un amour qui répond au sien, et une douleur qui nous porte à réparer les injures qu'il souffre de la dureté des hommes. » Mais il convient maintenant de nous demander quel est le sens exact et la nature précise de cet esprit de réparation.

Le décret de 1765, qui accorde la fête du Sacré-Cœur, remarque que par le culte qu'elle traduit « on renouvelle symboliquement la mémoire de l'amour qui a porté le Fils de Dieu à prendre la nature humaine » (2). De cette inter-

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 323.
(2) Nilles, t. I, p. 163.

prétation autorisée de la dévotion au Sacré-Cœur, on peut conclure que l'esprit de réparation qui la caractérise n'est pas autre chose que l'esprit même dans lequel le Seigneur a accompli sa Rédemption.

Or, le concept fondamental de la Rédemption, c'est l'idée de *satisfaction*. « Quand fut accompli le temps marqué par le conseil divin — écrit Léon XIII dans sa belle Encyclique sur le Christ Rédempteur, — le Fils de Dieu fait homme offrit pour les hommes, à la majesté offensée de son Père, la satisfaction surabondante et très précieuse de son sang, et rachetant d'un si grand prix le genre humain, le réclama pour sien (1). »

Mais la satisfaction implique tout d'abord une idée de *justice, justice lésée* qui doit être satisfaite par une compensation. Dieu certes n'était pas obligé, pour réparer l'homme, de choisir comme moyen la Rédemption. Il pouvait le rétablir dans ses premiers privilèges par un pardon complet, sans exiger autre chose que son repentir. Il ne l'a pas voulu. La Rédemption entrant dès lors dans le plan divin, Notre-Seigneur est venu afin de *satisfaire* pour nous en toute rigueur de justice. De plus, bien que cette satisfaction du Christ soit surabondante, c'est pourtant la volonté du Maître que nous y apportions, dans une certaine mesure, non seulement pour nous-mêmes mais aussi pour les autres, notre coopération. Possible en effet pour Notre-Seigneur parce que, dans le grand corps mystique de l'Église, il est la tête, cette satisfaction de justice est aussi possible pour nous qui, dans ce même corps, sommes les membres (2). Et l'Apôtre d'ailleurs nous en marque l'obligation lorsqu'il écrit : « Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi » : « Que chacun

(1) Encyclique *Tametsi futura*.

(2) « Caput et membra sunt quasi una persona mystica, et ideo satisfactio Christi ad omnes fideles pertinet sicut ad sua membra. In quantum etiam duo homines sunt unum in caritate, unus pro alio satisfacere potest. » (S. Thom., III P., q. 48, a. 2, ad 1.

prenne sur lui le fardeau de son frère, et il accomplira ainsi la loi du Christ (1). »

Cette satisfaction, considérée comme *compensation de justice,* trouve-t-elle sa place dans la réparation réclamée par le Culte du Sacré-Cœur ? La réponse ne paraît pas douteuse. Compenser, en rigueur de justice, c'est apporter ce qui manque, donner ce qu'on a d'abord refusé soi-même, ou que d'autres refusent de donner. C'est donc payer un prix pour soi ou pour les autres. « Satisfactio qua quis satisfacit sive pro se, sive pro alio, pretium quoddam dicitur », dit S. Thomas (2). Or, toute la dévotion au Sacré-Cœur nous paraît bien orientée vers cette forme de compensation. Notre-Seigneur, parlant des abandons dont il est l'objet de la part des hommes, dit à sainte Marguerite-Marie : « Mais, du moins, donne-moi ce plaisir de suppléer à leurs ingratitudes autant que tu en pourras être capable. » Et comme la Sainte lui montre son impuissance, Notre-Seigneur la pénètre lui-même de son amour en lui disant : « Tiens, voilà de quoi suppléer à ce qui te manque (3). » Comme pratique générale du culte à son Sacré-Cœur, Notre-Seigneur demande notre amour, mais un amour qui *paie,* et soit compensateur de celui que les autres ne Lui donnent pas. Tel est donc le premier caractère de la réparation dans ce culte : *compensation, suppléance* pour ceux qui ne reconnaissent pas l'amour divin.

Il en est un second, qui fait de la réparation, non plus une compensation de justice, mais une réparation d'amour : c'est la souffrance en union avec le Maître. En février 1669, époque du désordre du Carnaval, sainte Marguerite-Marie écrit à la Mère de Saumaise : « Ce Cœur charitable m'a semblé faire cette demande, si je ne voulais pas bien lui tenir compagnie sur la Croix dans le temps

(1) Galat., VI, 2.
(2) Sum. Th., III P., q. 48, a. 4.
(3) *Vie et œuvres,* tom. II, p. 72.

où il est si délaissé par l'empressement que chacun a de se divertir, et que, par les amertumes qu'il me ferait goûter, je pourrais en quelque façon adoucir celles que les pécheurs versent dans son Cœur sacré ; que je devais gémir sans cesse avec lui pour obtenir miséricorde afin que les péchés n'arrivassent pas à leur comble (1). » Ainsi à l'idée de compensation qui s'adresse proprement à Dieu, vient s'ajouter l'idée de *compassion*, qui touche directement le Dieu-homme. C'est en effet parce que le Maître a souffert dans son Cœur de chair qu'il réclame de nous une participation à sa souffrance. Or, il faut se souvenir que le Christ a souffert, dans son agonie, toutes les douleurs causées par nos péchés passés, présents et à venir. De plus, même dans son corps glorifié, la volonté du Sauveur garde ses sentiments humains, et si la tristesse n'y trouve plus de place, il y reste, pour nos péchés actuels, une répulsion infinie. Enfin, il ne faut pas oublier que le Christ a un corps mystique, qui est l'Église, dont la grande douleur provient des fautes de ses fils. Et Jésus en demeure toujours la tête, et qui pourrait nier la mystérieuse réaction de ce corps souffrant sur son Chef même glorieux ? — Ainsi l'acte d'amour réclamé par la dévotion au Sacré-Cœur se résoud, en dernière analyse, en un acte d'amour mêlé de douleur. Et ce dernier trait achève de montrer combien cette dévotion exprime la pure essence du christianisme. La Rédemption n'est en effet une satisfaction *douloureuse* que parce qu'elle est un fruit de l'amour. « L'excès d'amour pour nous, écrit Léon XIII, fit que Dieu *se livra* pour notre salut (2). »

Les « Pratiques » diverses de la Dévotion au Sacré-Cœur

Nous avons essayé de préciser l'esprit particulier de la

(1) *Vie et œuvres*, tom. II, p. 425.
(2) Encycl. *Tametsi futura*.

dévotion au Sacré-Cœur. Nous voudrions maintenant montrer, en traits rapides, que les pratiques diverses demandées par Notre-Seigneur lui-même à sainte Marguerite-Marie répondent pleinement à la nature de cet esprit. Il serait superflu de parler ici en détail de ces pratiques aujourd'hui si heureusement répandues. Pour rester dans le cadre de notre étude, il nous suffira d'indiquer qu'elles s'inspirent bien des éléments essentiels au Culte qu'elles expriment.

Tout acte d'amour, s'adressant au divin Maître, en retour de son amour pour nous, et en réparation de cet amour méconnu, est un acte de dévotion à son Sacré-Cœur. Pourtant, il a plu à Notre-Seigneur que cet acte revêtît certaines formes concrètes qu'Il a lui-même daigné indiquer.

Fête solennelle en l'honneur du divin Cœur, Heure Sainte, Communion réparatrice, image à vénérer — remarquons d'abord que toutes ces formes sont une affirmation de foi et comme une extériorisation d'amour. Non pas certes que toutes appellent — du moins au même degré — le culte public, — mais toutes suggèrent une *marque* d'amour. Par là apparaît nettement, dans toutes ces pratiques, revêtant l'acte de charité qui en constitue le fond commun, cet esprit de réparation dont nous parlions plus haut. La plus répandue, la plus générale de toutes les ingratitudes, c'est bien en effet la méconnaissance de l'amour divin dans l'indifférence du plus grand nombre. Pour répondre à cette méconnaissance, il convenait que toutes les pratiques des dévots au Sacré-Cœur fussent marqués par une affirmation d'amour. « Je te demande que le premier vendredi dans l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et en lui faisant amende honorable, pour réparer les ingratitudes qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels (1). » Ce caractère de compensation par l'*hommage*

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 102.

des âmes fidèles, indiqué par Notre-Seigneur lui-même à propos de l'institution de la fête qu'il demande, il serait facile de le retrouver dans les autres formes que revêt le culte à son Sacré-Cœur.

On reconnaîtra également sans peine, dans ces mêmes pratiques, le caractère de *réparation consolatrice* essentiel à ce culte. Toutes les souffrances offertes avec amour, en union avec la souffrance du Maître, répondent évidemment à sa pensée. Pourtant l'*Heure Sainte* est particulièrement réclamée par son amour. « Toutes les nuits du jeudi au vendredi, — dit Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, — je te ferai participer à cette mortelle tristesse que j'ai bien voulu sentir au Jardin des Oliviers. Pour m'accompagner dans cette humble prière que je présentai alors à mon Père, tu te lèveras entre onze heures et minuit; tu te prosterneras pendant une heure avec moi, la face contre terre, tant pour apaiser la divine colère en demandant miséricorde pour les pécheurs, que pour adoucir en quelque façon l'amertume que je sentais de l'abandon de mes apôtres, qui n'avaient pu veiller une heure avec moi (1). » L'Église, depuis longtemps, avait béni la prière nocturne qu'elle prescrit toujours à ses moines. Notre-Seigneur semble vouloir la consacrer à nouveau en en précisant le sens : car, à l'hommage de satisfaction qu'elle apporte à Dieu pour ceux qui L'ignorent, elle ajoute, par le sacrifice qu'elle impose à la nature, cette réparation si consolante pour le Cœur du Dieu-Homme, qui fait de cette heure de prière l'heure même de Gethsémani.

***

Sainte Marguerite-Marie écrit dans son autobiographie : « Je me sentais si fortement attirée à l'Oraison que cela me faisait beaucoup souffrir de ne pouvoir apprendre comme il la fallait faire, n'ayant aucune conversation des

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 72.

personnes spirituelles ; et je n'en savais autre chose que ce mot d'oraison, qui ravissait mon cœur. Et m'étant adressée à mon Souverain Maître, il m'apprit comme il voulait que je la fisse : ce qui m'a servi toute ma vie. Il me faisait prosterner humblement devant Lui, pour lui demander pardon de tout ce en quoi je l'avais offensé, et puis, après l'avoir adoré, je lui offrais mon oraison, sans savoir comme il fallait m'y prendre. Ensuite, il se présentait lui-même à moi dans le mystère où il voulait que je le considérasse ; et il appliquait si fort mon esprit en tenant mon âme et toutes mes puissances englouties dans lui-même, que je ne sentais point de distractions, mais mon cœur se sentait consommé du désir de l'aimer, et cela me donnait un désir insatiable de la sainte communion et de souffrir (1). » Il n'était, certes, pas besoin de lire ces lignes pour se convaincre que la dévotion au Sacré-Cœur est un aide puissant pour le développement de la vie d'oraison. Fondée tout entière sur la grande loi d'amour, mais empruntant au dogme de la Communion des Saints sa modalité particulière d'esprit réparateur, cette dévotion nous fait en effet d'abord sortir de nous-même pour nous mettre en quête des âmes. On verra plus loin, dans l'exposé des fruits de cette dévotion, sa fécondité d'apostolat. Mais l'âme dévote au Sacré-Cœur ne sort ainsi d'elle-même que pour revenir au Maître avec de nouveaux motifs d'amour et maintenir ainsi sans trêve son union à Dieu dans la charité.

Fr. M.-J. Carme, O. P.

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 37.

LES FRUITS DE LA DÉVOTION AU SACRÉ-CŒUR

Les fruits de la dévotion ont été énumérés par la Vierge de Paray, sainte Marguerite-Marie elle-même, quand elle a consigné dans ses écrits les promesses faites par le divin Sauveur à tous ceux qui professeraient cette dévotion vitale. Nous donnons ces promesses d'après les textes collationnés avec le plus grand soin à Paray-le-Monial et dont l'autorité diocésaine garantit l'authenticité.

1. *Pour ceux qui travaillent au salut des âmes* :

« Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à son divin Cœur. »

2. *Pour les communautés*:

« Il m'a promis... qu'il répandra la suave onction de son ardente charité » sur toutes les communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection ; qu'il en détournera tous les coups de la divine justice pour les remettre en grâce lorsqu'elles en seront déchues. »

3. *Pour les personnes séculières* :

« Pour les personnes séculières, elles trouveront, par le moyen de cette aimable dévotion, tous les secours nécessaires à leur état : c'est-à-dire la paix dans leurs familles,

le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères ; et c'est proprement dans ce Sacré-Cœur qu'elles trouveront leur refuge pendant toute leur vie et principalement à l'heure de leur mort ».

4. *Pour les maisons où l'image du Sacré-Cœur sera exposée et honorée* :

« M'assurant qu'il prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes ; me promettant qu'il répandrait avec abondance dans le cœur de tous ceux qui l'honoreraient tous les dons dont il est plein ; et que partout où cette image serait exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions. »

5. *Promesses de grâces en faveur de tous ceux qui se dévoueront pour Lui :*

« Je me sens comme toute perdue en ce divin Cœur, si je ne me trompe (1), comme dans un abîme sans fond, où il me découvre des trésors d'amour et de grâces pour les personnes qui se consacreront et sacrifieront à lui rendre et lui procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en leur pouvoir. »

6. *Promesse de salut pour tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés :*

« Alors il m'a confirmé que le plaisir qu'il prend d'être aimé, connu et honoré de ses créatures est si grand que, si je ne me trompe, il m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais. »

7. *Promesse de bonne mort pour ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois de suite* :

« Un jour de vendredi, pendant la sainte communion,

(1) Cette manière de parler habituelle à la Sainte n'indique pas un doute dans son esprit, mais est le fait de son humilité.

il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe: « Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de suite, la grâce finale de la pénitence: ils ne mourront pas en sa disgrâce ni sans recevoir les sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile en ce dernier moment. »

8. *Promesse de règne du Sacré-Cœur* :

« Ne crains rien : je régnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y voudront opposer. »

« Ce Sacré-Cœur régnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer, ».

Elle l'entendait répéter ces paroles : « Le ciel et la terre passeront, et non mes paroles sans effet ».

Ces promesses sont d'une douceur comme infinie. Est-ce un Maître qui parle? Oui, c'est un Maître auquel toute puissance a été donnée sur la terre comme au ciel, auquel rien ne résiste, pas même le cœur rebelle. Mais surtout c'est un ami qui veut se faire aimer à tout prix et qui, sans attendre la pleine réciprocité, fait siens les intérêts de ceux que son amour gratuit atteint et enveloppe. Il fait courir sur le monde une vague d'amour qui vivifie l'ordre sacerdotal, renouvelle les communautés religieuses, se répand sur les âmes chrétiennes, pénètre dans toutes les maisons où l'image du Sacré-Cœur est honorée. Vrai déluge de miséricorde qui chasse la défiance semée par une hérésie perfide et glaciale, qui emporte avec soi les plus consolantes assurances d'assistance durant la vie et à l'heure de la mort. La conclusion de ces promesses est celle, toute mystérieuse, d'un règne terrestre du Sacré-Cœur (1).

Espérez, ô pécheurs, mais aussi aimez, aimez divine-

(1) Ces promesses demanderaient un long commentaire. Ainsi la septième n'est pas contraire aux déclarations du Concile de Trente sur le don de la persévérance dont on ne peut être assuré d'une certitude absolue, tout en plaçant dans le secours de Dieu une très ferme espérance qu'il nous sera accordé.

ment : car il faut un amour divin pour répondre à l'amour de Jésus.

***

La grâce propre, le fruit essentiel de la dévotion au Sacré-Cœur, à ce Cœur brûlant de flammes et transpercé par amour, ne saurait être que la charité. « La charité, dit saint Augustin, est par excellence le fruit dont Notre-Seigneur a parlé quand il dit à ses Apôtres : *Je vous ai choisis pour que vous alliez et que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure* (Jean, xv, 16). L'Apôtre, voulant recommander, à l'encontre des œuvres de la chair, le fruit de l'esprit, commence par dire : *Le fruit est la charité* (Gal., v, 22); puis, énumérant d'autres fruits qui sortent de celui-ci et qui s'y tiennent rattachés, il poursuit en ces termes : *La joie, la paix, la patience, la longanimité, la bénignité, la bonté, la fidélité, la mansuétude, la modestie, la continence, la chasteté.* » (Tract. 87 in Joan.)

Quel beau régime de fruits splendides et savoureux! C'est ainsi que la charité est engendrée par la dévotion au Sacré-Cœur et que d'elle naissent tous les autres fruits du Saint-Esprit.

Saint Jean l'Evangéliste, parlant à sainte Gertrude de la révélation du Sacré-Cœur, lui disait qu'elle était faite « afin que, en entendant ces mystères, le monde à son déclin reprenne quelque chaleur et se réveille de la torpeur où le plonge l'oubli de l'amour de Dieu ». La propre grâce de la dévotion au Sacré-Cœur est donc bien la reviviscence de la charité dans les âmes.

Quel besoin n'avons-nous pas de cette rénovation de la charité!

La charité est le premier et le plus grand des commandements; elle doit pénétrer tous les autres commandements et elle les déborde; elle prend tout notre cœur, toute notre âme, toutes nos forces, tout notre esprit, pour tout mettre au service de Dieu ; elle donne à Dieu tout ce

que nous sommes et ne nous laisse rien à nous-mêmes; sa loi est d'aimer sans mesure; après avoir mis en branle toutes nos énergies et en avoir tiré le *maximum* de rendement pour la gloire de Dieu, elle nous fait dire : *nous sommes des serviteurs inutiles*.

Or, qu'est devenue dans les âmes cette belle et opérante charité, de laquelle saint Grégoire le Grand a dit : *Magna operatur, si est?* N'est-elle pas, sinon éteinte en beaucoup, au moins très languissante? N'est-ce pas une constatation douloureuse, que des chrétiens cherchent à restreindre outrageusement la part de Dieu dans leur vie? On a dû créer le mot *minimiser* pour l'appliquer au service de Dieu ainsi défiguré. Le moins possible, là où la charité exige le plus possible. Quelques actes extérieurs de religion dénués de vie intime, c'est là tout ce que l'on consent à donner à Dieu, qui a créé pour Lui notre intelligence et notre cœur, qui veut les béatifier en Lui-même.

Sous l'influence de cet égoïsme, de ce formalisme injurieux, qu'est devenu l'arbre de la vie chrétienne? Encore qu'il y aurait dans le tronc et la tige un reste de sève, il apparaît comme desséché dans la plupart de ses branches. Desséchée, en bien des lieux, la branche de la sanctification intégrale du dimanche, que l'on réduit trop souvent à la demi-heure d'une messe basse. Desséchée, la branche de la mortification chrétienne, de la modestie dans les vêtements. Moitié desséchée, celle de la libéralité dans les bonnes œuvres. Foi inopérante qui ne crée pas les convictions profondes et n'informe plus les actes de la vie; espérance inopérante, qui laisse le cœur attaché aux plaisirs, aux honneurs, aux richesses de ce monde.

Ah! vienne, vienne la sève divine, la charité! Que par elle l'arbre reverdisse, refleurisse et fructifie! Qu'elle nous fasse accomplir les commandements en plénitude! Qu'elle fasse de nous les adorateurs en esprit et en vérité que le Père cherche! Qu'elle infuse en nous l'esprit de Jésus-Christ qui fait aimer la croix! Qu'elle nous dépouille de l'esprit du monde! Qu'elle transforme notre extérieur lui-

même : en sorte que le vrai chrétien se distingue du mondain par sa conversation et sa retenue et que la vraie chrétienne se distingue de la mondaine par la manière de se vêtir rendue conforme aux règles apostoliques ! (1)

C'est ainsi que nous entendons l'action restauratrice du Sacré-Cœur dans l'âme et dans la société chrétienne. Elle rend à la religion sa vraie notion et sa vraie modalité; et c'est d'être, non pas seulement un ensemble de pratiques rituelles, mais avant tout une réciprocité d'amour de l'homme envers Dieu qui lui a donné son Fils unique, envers Jésus-Christ qui s'est livré pour nous en oblation et en hostie de suave odeur. Cette réciprocité amène une fusion entre Jésus-Christ qui est notre tête et nous qui sommes ses membres. Et c'est là proprement la vie chrétienne.

*
* *

N'est-ce pas de l'inspiration du Sacré-Cœur que dérivent les exhortations touchantes et pressantes de l'Église à ses enfants, spécialement aux petits, pour les entraîner à la communion fréquente et quotidienne ? C'est Jésus-Christ Lui-même qui par la manducation sacramentelle de son corps opère dans les âmes les effets de grâce les plus précieux; et ces effets sont d'autant plus abondants que les dispositions des communiants sont plus en rapport avec ses divines intentions.

Le grand pasteur d'âmes que fut le P. Emmanuel (2) distinguait trois catégories de communiants : ceux qui s'arrêtent aux espèces eucharistiques, ils n'ont pas la foi pour saisir ce qu'elles cachent; ceux qui reçoivent le corps de Jésus-Christ, ils ont la foi, mais ils s'imaginent que l'acte de la communion accompli, tout est terminé; ceux

(1) Il est étrange qu'au sujet de la modestie féminine on ne mette pas en avant les prescriptions si formelles des apôtres saint Pierre et saint Paul.

(2) Curé de Mesnil-Saint-Loup, Abbé du Monastère de Notre-Dame de la Sainte-Espérance.

enfin qui entendent communier à l'esprit du Seigneur et qui s'appliquent par la vertu même de la communion à le faire fructifier en eux. Ces derniers sont les communiants *dans la vérité*. On peut leur appliquer la belle postcommunion : « Que l'opération du don céleste entre en possession, Seigneur, de nos âmes et de nos corps, en sorte que notre sens propre ne prenne pas les devants en nous, mais que ce soit toujours le mouvement d'en haut qui nous prévienne (1). » C'est de tels communiants que saint Jean Chrysostome a dit : « Ils se retirent de la table sainte pareils à des lions respirant la flamme et mettant en fuite les esprits des ténèbres. »

Daigne le Sacré-Cœur se donner à Lui-même de tels communiants et en remplir son Église !

*
* *

Si l'influence sanctifiante du Sacré-Cœur s'étend à la généralité de l'Église, elle se concentre dans une opération puissante sur le sacerdoce et les communautés religieuses qui sont ses agents de sanctification auprès des âmes.

Le prophète Malachie (III) annonce le Messie comme le purificateur par excellence. « Il est comme le feu de la fournaise, il est comme l'herbe des foulons ; il se tient là, allumant la fournaise, il dépouille l'argent de ses scories, il purifie les enfants de Lévi, il les passe au feu comme l'or et l'argent : en sorte qu'ils offrent leur sacrifice dans la justice. Et le sacrifice de Juda et de Jérusalem plaira au Seigneur, comme aux siècles passés, comme aux années antiques, dit le Seigneur tout-puissant ». C'est sur les prêtres que s'exerce l'action purifiante de l'Envoyé de Dieu. Et de fait, nous le voyons dans l'Apocalypse (II, III), occupé à purifier *les anges* de ses églises ; il remplit cet office avec une sévérité impressionnante et qui provient

(1) Dom. XV post Pentec.

de l'amour : « Ceux que j'aime, dit Jésus, je les reprends et les châtie » (III, 19).

Ouvrez l'autobiographie de sainte Marguerite-Marie : quelle purification Jésus impose, par ses lèvres brûlantes, au monastère de Paray ! Quelles admonitions il la charge de transmettre à son frère qui est prêtre ! Avec quelle rigueur il la traite elle-même pour les moindres manquements !

N'en doutons pas, par la dévotion à son Sacré-Cœur, le Sauveur se propose de dégager ses prêtres des scories de la vie mondaine et de les amener à la sainteté de leur état. Il ne veut pas qu'ils se contentent d'être des prêtres corrects ; qu'ils glissent eux aussi dans le formalisme qui résulterait d'une régularité, louable en elle-même, mais trop souvent inerte et sans flamme. Il entend les faire sortir de la médiocrité d'une existence terre à terre ; il les appelle à la grande vie ; il les veut zélés et sacrifiés, nobles et généreux, il les veut brûlants, il les veut conquérants.

Pour cela, il les met dans la fournaise. Il les fait entrer, par le fond de leur âme, dans la douloureuse et formidable lutte dont l'enjeu est le salut des âmes ; lutte engagée non pas contre la chair et le sang, mais contre les esprits de malice ; lutte sans trêve ni repos, pleine d'angoisses secrètes et de déchirements intimes, mais où surabondent les consolations magnifiques, lutte inaugurée par la prière qui fait violence au ciel et continuée par le glaive de la prédication ; lutte qui consume le cœur du prêtre et boit lentement son sang. Telle est la fournaise.

Aux prêtres qui veulent s'identifier à Lui par l'amour, Jésus dit : « Voici mon Cœur avec sa plaie et ses flammes, mon Cœur surmonté d'une croix et couronné d'épines ; cette croix et ces épines, je les ai portées dès le moment de mon entrée en ce monde, ayant le zèle de l'honneur de mon Père outragé, blessé douloureusement par les péchés des hommes ; ayez la même croix plantée dans vos cœurs, qu'ils sentent jour et nuit la piqûre ds mes épines ».

Ces prêtres, il les conjure de méditer jour et nuit sur

ses mystères d'amour et de souffrance ; il leur propose, en particulier, dans l'Heure-Sainte le spectacle de son agonie : c'est alors que son Cœur divin *s'est fondu comme de la cire* (ps. 21), que son Cœur *lui a manqué* (ps. 39). Là il gémit profondément et sua le sang sur les ingratitudes dont il est l'objet dans le sacrement de son amour, et surtout *de la part des personnes qui lui sont consacrées*. Ecoutons la plainte du Sacré-Cœur ; qu'elle nous perce, nous prêtres, de l'esprit de componction. Si une goutte de son amour douloureux tombe sur notre cœur, comme ce pauvre cœur indolent sera transformé !

Nous en sommes convaincu, une rénovation de l'ordre sacerdotal et des communautés religieuses sortira, et elle sort déjà, de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus.

Notre-Seigneur vous promet, ô prêtres, ô vous ses amis, que, si vous vous pénétrez de cette dévotion, vous toucherez les cœurs les plus endurcis et travaillerez avec un succès merveilleux. Ayez confiance : il en sera ainsi.

*
* *

Ce n'est pas seulement l'âme individuelle, l'âme sacerdotale en particulier que la dévotion au Sacré-Cœur est appelée à vivifier ; c'est aussi le double organisme familial et social. Mais ici nous devons nous borner à quelques considérations, qui sont loin d'épuiser le vaste sujet dont le cadre se déroule à nos yeux.

Notre-Seigneur en conférant au mariage chrétien la dignité de sacrement, l'a élevé incomparablement au-dessus des choses purement humaines ; il a formé, comme saint Paul nous l'enseigne (Eph. v), l'union des époux baptisés sur le modèle de celle qu'il contracte Lui-même avec son Église ; il met dans leur affection mutuelle quelque chose de divin et d'éternel. Les païens restaient nécessairement en dessous de cette notion si haute ; néanmoins ils envisageaient le mariage comme un contrat essentiellement religieux, témoin la définition qu'en donnaient les

jurisconsultes romains : c'est la fusion de deux vies en une seule, *individua vitae consuetudo* ; c'est la communication entre les époux du droit divin et humain, *divini humanique juris communicatio*. Ils estimaient que l'union des époux est caduque, si elle ne s'affirme pas avant tout dans la région supérieure de l'âme par l'unité du culte et la participation aux mêmes rits religieux.

Aujourd'hui, hélas ! nous sommes tombés au-dessous des païens : le mariage est devenu officiellement un contrat civil. De là est né le divorce ; de là provient trop souvent la situation anormale de l'époux impie placé aux côtés de l'épouse croyante. Il y a dans ce fait douloureux une désorganisation de la famille. Comment subsisterait-elle dans sa constitution voulue de Dieu, là où se produisent des tendances si profondément divergentes entre le père et la mère ? L'organisme familial est faussé par ce dualisme, lui si puissant pour le bien quand il fonctionne en cohérence et en unité.

Comment le redresser, lui restituer son jeu providentiel ? L'Église a senti qu'il y avait là une plaie à fermer, un bien incalculable à réaliser ; elle a encouragé l'apostolat de l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles, afin que, grâce à l'influence douce et efficace de ce divin Cœur, l'union de l'époux et de l'épouse se maintienne ou se refasse dans le plan chrétien et s'imprègne de la vertu du sacrement ; afin que tous deux conspirent à créer une famille, riche d'enfants selon les vues de Dieu, dans laquelle l'éducation vise à la formation d'élus pour le ciel. O générations chastes et immaculées ! O grandeur et beauté du mariage chrétien qui les produit, et devient l'instrument de Dieu pour le salut éternel des âmes !

L'organisme social est faussé, lui aussi, et plus gravement encore que l'organisme familial par le divorce de la société d'avec Dieu et son Christ. Saint Grégoire le Grand disait que la voie du ciel est comme élargie par les bons princes et qu'ils y font entrer les multitudes. De nos jours elle est obstruée par les agissements de l'État sans Dieu,

qui supprime, autant qu'il est en lui, l'influence moralisatrice de l'Église et, par contre-coup, déchaîne toutes les convoitises. Et voici que, dans cet état de choses le plus alarmant qui ait jamais été, le Sauveur proclame : « Malgré mes ennemis je régnerai ! » Parole d'autorité qui semble n'avoir aucun sens si on ne l'entend pas du règne publiquement reconnu du Sacré-Cœur. Comment s'établira ce règne ? Interviendra-t-il, pour lui donner naissance, un coup extraordinaire de la main de Dieu ? La Providence n'a pas coutume d'opérer de ces changements à vue ; le bien se fait lentement et parmi d'âpres contradictions : il a fallu trois siècles de lutte et les torrents de sang versés par les martyrs pour amener la transformation de l'empire païen en empire chrétien. Ajoutez cette considération que le règne du Sacré-Cœur, étant un règne d'amour, doit s'établir par voie de persuasion, par une sorte d'acclamation des cœurs, sans ombre de contrainte. Espérons fermement l'avènement de ce règne, autant qu'il est réalisable sur une terre où n'habite pas la pleine justice : mais prions ardemment, mais travaillons et luttons, mais souffrons avec une patience invincible pour le préparer.

Il y a d'ailleurs un *certain* règne social de Jésus-Christ qu'il dépend de nous chrétiens d'instaurer dès maintenant. De quelle manière ? Si nous savons nous unir les uns les autres par une cohésion étroite dans l'affirmation des droits de Dieu et de son Christ sur la société, dans la revendication de nos libertés imprescriptibles, prêts à tous les sacrifices, y compris celui de nos vies, pour le triomphe de notre sainte cause. Oui, que les chrétiens, au lieu de s'allier à des mécréants par des compromis où ils sont dupes, fassent corps entre eux, mettent les intérêts de leur foi au-dessus de tout, déployant au grand jour le drapeau de leurs croyances ! Tout d'abord ils paraîtront succomber, mais qu'ils tiennent bon, ils finiront par vaincre ; car *la foi est la victoire qui triomphe du monde.* Leur cohésion sera un commencement du règne social du Sau-

veur, leur persistance dans le combat en procurera la réalisation.

O Jésus, par votre Sacré Cœur, scellez l'union de vos fidèles. On parle d'une vague société des nations : avec nous reconstituez la chrétienté. Qu'elle soit l'œuvre par excellence de votre Sacré Cœur ; par elle s'établira votre règne dont vous avez dit : « Malgré mes ennemis, malgré Satan, je régnerai. »

*
* *

Comme épilogue à ces pages, nous donnons un ravissant passage de saint Augustin sur *le pur amour* : « Il faut, dit-il à son auditeur (Serm. 178 inter div.), qu'il y ait en toi l'amour chaste, par lequel tu désires voir, non pas le ciel et la terre, non pas les plaines liquides de la mer, non pas les spectacles du théâtre, non pas le poli et l'éclat des pierres précieuses, mais *ton Dieu*. Désire voir ton Dieu, aimer ton Dieu ; car il est écrit : *Mes bien-aimés, nous sommes les enfants de Dieu ; nous savons que, quand il apparaîtra à nos yeux, nous Lui serons semblables, parce que nous Le verrons tel qu'il est.* Voilà pour quelle vision tu feras le bien, tu éviteras le mal. Si tu aimes voir ton Dieu, si dans cet exil cet amour te fait soupirer, je suppose que ton Dieu te mette à l'épreuve et qu'il semble te dire : Eh bien, fais ce que tu veux, assouvis tes cupidités, étends ta perversité, donne carrière à ta luxure, tout ce qui te plaît, tiens-le pour licite : je ne te punirai pas pour cela, je ne te jetterai pas en enfer, seulement tu ne verras pas ma face. » Si à cette parole : *tu ne verras pas ma face*, tu es saisi de frayeur, c'est que tu aimes ; si à cette menace : *tu ne jouiras pas de la vision de ton Dieu*, ton cœur a tremblé, jugeant qu'il n'est pas de plus grande peine pour toi que de ne pas voir ton Dieu, c'est que tu aimes de gratuit amour. Si ma parole, mes frères, trouve dans vos cœurs quelque étincelle de ce gratuit amour de Dieu, nourissez-la, faites appel à vous-même pour qu'elle s'augmente, par la prière, par l'humilité, par la douleur

de la pénitence, par l'amour de la justice, par de bonnes œuvres, par de sincères gémissements, par une louable conduite, par la fidélité dans l'amitié. Soufflez en vous sur cette étincelle du chaste amour, entretenez-la dans vos cœurs : quand elle se sera accrue, quand elle fera monter une flamme très haute, elle consumera en vous la « paille sèche des convoitises charnelles », elle vous conduira à la vision de Dieu.

O Sacré Cœur de Jésus, allumez en chacun de nos cœurs cette étincelle, faites-la monter en grande flamme. Amen.

Dom Bernard Maréchaux, O.S.B.

SAINTE MARGUERITE-MARIE

sa vie intérieure et la dévotion au Sacré-Cœur

Un saint est un être vrai. Aussi bien, les pages auxquelles, poussé par l'obligation sacrée que lui imposait l'obéissance, il a confié ses pensées intimes, reproduisent-elles comme une photographie exacte de son âme. Nous irons donc observer celle de sainte Marguerite-Marie en ses écrits. Nous l'y reconnaîtrons docteur remarquable en spiritualité. Elle soutient la comparaison avec nos grandes mystiques, Catherine de Sienne, Gertrude, Thérèse, pour ne parler que des principales, avec la doctrine desquelles il est facile de noter les harmonies de la sienne.

Facile, disons-nous, et non pas surprenant. Dieu est un, la science de Dieu est une, les modalités en sont multiples à cause de la diversité des âmes dont les tempéraments, les physionomies diffèrent selon les desseins mystérieux du divin Artisan de cette beauté qui résulte de l'unité dans la variété. Mais la substance en est immuable : qu'elle soit transmise par celui-ci ou par celui-là, elle est identique à elle-même. Cette diversité même des âmes converge vers des points communs et il est des traits psychologiques que l'on peut observer en toutes les mystiques : soif instinctive de virginité, besoin grandissant d'humilité, amour mystérieux de la souffrance, et, presque habituellement, sanction quasi visible de ces dispositions intimes par une stigmatisation, une transverbération, l'une ou l'autre participation effective aux tortures endurées par le divin Crucifié ; plus l'homme disparaît, plus Dieu se manifeste.

Marguerite-Marie possède éminemment cette physionomie morale, pour ainsi dire classique, des êtres appelés à voir et à

entendre, ici-bas, ce que nous ne verrons et n'entendrons que lorsque aura « passé la figure de ce monde ».

Elle avait quatre ans lorsque, poussée par une inspiration surnaturelle, elle fit le vœu qui la constituait la vierge de Jésus. Lisons son autobiographie : « Sans savoir ce que c'était, je me sentais continuellement pressée de dire ces paroles : O mon Dieu, je vous consacre ma pureté et je vous fais vœu de perpétuelle chasteté. Et je les dis, une fois, entre les deux élévations de la sainte messe que, pour l'ordinaire, j'entendais les genoux nus, quelque froid qu'il fît. Je ne comprenais pas ce que j'avais fait, ni ce que voulait dire ce mot de vœu, non plus que celui de chasteté ; mais toute mon inclination n'était que de me cacher dans quelque bois, et rien ne m'empêchait que la crainte de trouver des hommes. » (1)

Toute à Dieu, elle ne devait plus être à elle-même ; c'est pourquoi elle se tenait petite, dénuée, pauvre, avide de passer inaperçue, bien plus, désireuse d'être méprisée. Plus que toute autre, l'observance visitandine est en garde contre les voies qui ne sont pas communes. L'histoire est presque étonnante des épreuves qu'eut à subir la virginale confidente du Sacré-Cœur, et de la part de ses prudentes sœurs et de la part de ses sages supérieures. Elle appelle « amies de son âme » et bénit comme telles celles par lesquelles elle est assez durement maltraitée ; elle chérit plus que les autres la mère Greyfié, parce que, selon ses propres paroles, elle la nourrissait « du pain délicieux de la mortification et de l'humiliation ». Elle était en cela docile aux leçons du Maître *humble de Cœur* qui lui donnait « la vue de son indignité, qu'il m'a toujours fait voir si grande, écrit-elle, que je n'osais plus paraître qu'avec des confusions étranges, qui me faisaient désirer que l'on n'eût plus eu de souvenir de moi que pour me mépriser, humilier et me dire des injures, puisque rien ne m'est dû que cela, et que cet unique amour de mon âme prenait tant de plaisir que l'on en usât ainsi à mon égard, que malgré la sensibilité de mon naturel orgueilleux, il ne me laissait plus trouver aucun plaisir parmi les créatures que dans ces occasions de contradiction, d'humiliation, et

(1) Vie et œuvres, éditées par Mgr Gauthey, Paris, Poussielgue. — Nos citations seront toutes prises en ce magistral ouvrage, la vraie et authentique source de documentation pour qui veut étudier sérieusement la théologie du Sacré-Cœur.

d'abjection, lesquelles il voulait être ma nourriture délicieuse, laquelle il ne m'a point laissée manquer, ni ne disait : c'est assez. » (1)

Elle, non plus, ne disait jamais : c'est assez. Elle redoutait une interruption, un arrêt. Après une de ses communions, Notre-Seigneur lui demande l'abandon de toute sa liberté, de tout son être. Elle y consent, mais elle y met une condition : « Pourvu, dit-elle, ô mon souverain Maître, que vous ne fassiez jamais rien paraître en moi d'extraordinaire que ce qui me pourra le plus causer d'humiliation et d'abjection devant les créatures et me détruire dans leur estime : car, hélas ! mon Dieu, je sens ma faiblesse, je crains de vous trahir, et que vos dons ne soient pas en sûreté dans moi. — Ne crains rien, ma fille, me dit-il, j'y mettrai bon ordre, car je m'en rendrai le gardien moi-même et te rendrai impuissante à me résister. — Eh quoi ! mon Dieu, me laisserez-vous toujours vivre sans souffrir ? (2) »

Voilà une bien significative exclamation ! La soif de la souffrance est connexe à la soif de Dieu, elle l'authentique et l'apaise. « Approchez-vous de Dieu, et il s'approchera de vous », écrivait saint Jacques. Mais quand Dieu s'approche d'un être, celui-ci sent d'instinct surnaturel, s'il n'entend pas, comme Catherine de Sienne, l'expression explicite de cette vérité, que Dieu est, que lui n'est pas. Parce qu'il n'est pas, il ne doit pas être, il faut qu'il soit consumé sur l'autel du sacrifice.

Continuons à lire la page que nous venons de laisser ; elle est, si l'on ose dire, un modèle de la manière de notre sainte, et nous montre son âme sous son jour le plus vrai.

« Il me fut d'abord montré une grande croix, dont je ne pouvais voir le bout, mais elle était toute couverte de fleurs : « Voilà le lit de mes chastes épouses où je te ferai consommer les délices de mon pur amour : peu à peu ces fleurs tomberont et ne te restera que les épines qu'elles cachent à cause de ta faiblesse ; mais elles te feront si vivement sentir leurs piqûres que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur ». — « Ces paroles me réjouirent beaucoup, pensant qu'il n'y aurait jamais assez de souffrances, d'humiliations ni de mépris pour désaltérer l'ardente soif que

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 62.
(2) *Ibid.*, p. 65.

j'en avais, et que je ne pourrais jamais trouver de plus grande souffrance que celle que je sentais de ne pas assez souffrir... Je voulais la croix toute pure, et j'aurais voulu pour cela toujours voir mon corps accablé d'austérités ou de travail, duquel je prenais autant que mes forces pouvaient porter, car je ne pouvais vivre un moment sans souffrance, et plus je souffrais, et plus je contentais cette sainteté d'amour qui avait allumé trois désirs dans mon cœur qui me tourmentaient incessamment : l'un de souffrir, l'autre de l'aimer et de communier, et le troisième de mourir pour m'unir à Lui. »

Ces dernières paroles nous dépeignent parfaitement la vie intérieure de Marguerite-Marie, et son harmonisation avec la véritable dévotion au Sacré-Cœur, comme le divin Maître lui-même l'a enseignée à celle dont il en voulait faire l'évangéliste et l'apôtre.

Avant d'y insister, notons un dernier point de contact de l'âme que nous étudions avec les âmes séraphiques qui reçurent, quasi visiblement, le signe distinctif de ceux qui, « parce qu'ils sont du Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises », nous voulons parler des stigmates, dont furent, depuis saint Paul, favorisés la plupart des grands Voyants.

Notre sainte Visitandine ne reçut pas la marque des cinq plaies, mais une faveur analogue, peut-être plus intime.

Après la première manifestation qu'il lui fit de son Cœur, Notre-Seigneur lui demanda le sien. Elle le supplia de le prendre. « Ce qu'il fit, écrit-elle, et le mit dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atome qui se consommait dans cette ardente fournaise, d'où le retirant comme une flamme ardente en forme de cœur, il le remit dans le lieu où il l'avait pris en me disant : ... Et pour marque que la grande grâce que je te viens de faire n'est point une imagination, et qu'elle est le fondement de toutes celles que j'ai encore à te faire, quoique j'aie refermé la plaie de ton côté, la douleur t'en restera pour toujours (1). » La servante de Dieu affirme qu'elle ne pouvait dormir, tant était aiguë la souffrance que lui causait cette plaie du cœur qui la « faisait brûler toute vive » et qu'elle sentit toute sa vie.

Nous avions donc raison de placer Marguerite-Marie sur le

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 70.

même plan que les Catherine, les Thérèse, les Gertrude et les autres. Cependant qu'ayant vu les traits communs, nous apercevrons les traits distinctifs en un relief accentué. Ils ressortent de la vocation spéciale de notre sainte, vocation qui occupe une cime dominante. Quoi de comparable à la mission de manifester l'amour du Cœur de Jésus ! « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes, et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en Lui-même les flammes de son ardente charité, *il faut qu'il les répande par ton moyen* (1). » Notre douce fleur du Charolais est la sœur du disciple que Jésus aimait — elle s'est entendue appeler : *Disciple bien-aimée de mon Cœur*, — qui jetait toute son âme avec ce cri : « Aimons-le donc, puisque, le premier, il nous a tant aimés ! » Evangéliste, elle a vécu sa doctrine avant de l'enseigner ; apôtre, elle a pratiqué sa morale avant de la prêcher, sa vie intérieure lui fait réaliser la dévotion au Sacré-Cœur comme Lui-même la lui enseigna ; aussi bien la verrons-nous aimante, réparatrice, eucharistique.

*
* *

On n'a pas à trouver la formule pour définir la dévotion au Sacré-Cœur. Elle a été précisée dès les débuts par la Sacrée Congrégation des Rites (2). Ce qu'on en peut dire de plus précis, c'est qu'elle est : *la dévotion au Cœur de chair de Jésus symbolisant son amour, et à son amour symbolisé par son Cœur.* Dire que c'est la dévotion à Notre-Seigneur Jésus-Christ simplement est justifiable par ce principe que l'hommage rendu à une partie du tout est rendu au tout. Mais si l'on insiste, on détruit la notion même de la dévotion qui spécialise le culte, on la rend inutile, et l'on n'entend plus le langage de Marguerite-Marie, écho fidèle de celui de Jésus qui lui dit positivement : *Voilà ce Cœur.*

Discuter s'il s'agit de l'amour créé ou de l'amour incréé peut être inutile. Admettons l'un et l'autre. Il paraît hors de doute qu'une dévotion qui a pour objet matériel le Cœur humain de Jésus, va à son amour humain. Mais Jésus est un Homme-Dieu, le foyer de son amour créé est allumé par son amour incréé :

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 69.
(2) Cf. Terrien, *La dévotion au Sacré-Cœur*, Introd., XI.

notre adoration n'a pas besoin de séparer celui-ci de celui-là ; *en fait*, elle ne distingue pas.

Pour définir, l'Église s'est-elle appuyée uniquement sur les révélations de Paray ? Non. Ce que celles-ci contiennent était, pour ainsi dire, dans l'air. Mais il est historiquement certain que Marguerite-Marie a été l'instrument providentiel choisi pour déterminer l'Église à prononcer. C'est elle qui par ses écrits, par sa vie, a fait éclore la dévotion, a propagé le culte et obtenu la fête.

Puis donc que la dévotion va essentiellement à l'amour de Dieu pour l'homme manifesté en Jésus, ce par quoi elle tient à la moelle même du christianisme, le trait premier et dominant de l'âme de notre sainte doit être l'amour.

L'amour recueille les puissances et les fixe sur un point central qui les absorbe : il prosterne l'être en un sentiment d'adoration qui jamais n'est satisfait tant qu'il lui reste encore quelque fibre à immoler.

A peine est-elle capable de penser que la petite enfant de Lantecour (1) est une aiguille aimantée invinciblement attirée vers le pôle de l'amour de Dieu. C'est déjà une contemplative amoureuse de solitude, de silence, qui, ne sachant encore que balbutier, souffre quand elle est obligée de s'arracher à ses colloques avec l'invisible Ami qui la subjugue. S'il y a, quand elle grandit, une ou deux fois, quelque ralentissement dans la tension de ses facultés affectives vers Dieu, ils sont imperceptibles et de courte durée. Rien d'étonnant, dès lors, qu'arrivant au couvent, sans se douter que déjà elle vivait d'oraison d'union, elle n'ait manifesté un ardent désir d'être instruite de cette science de la prière, nécessaire à toute âme avide de vie surnaturelle. La maîtresse de noviciat, la Sœur Anne-Françoise Thouvant, eut sans doute l'intuition de ce qui se passait en sa postulante. Elle n'expose pas une théorie, elle n'énumère pas des principes : elle fait cette seule réponse : « Allez vous mettre devant Notre-Seigneur comme une toile d'attente devant un peintre. »

En nous rapportant ce fait, Marguerite-Marie ajoute des réflexions qui nous font voir nettement la direction de son âme. « J'aurais voulu qu'elle m'eût expliqué ce qu'elle me disait, ne le comprenant pas, et je ne lui osais pas dire ; mais

(1) Hameau de Verosvres en Charolais, terre natale de la Sainte.

il me fut dit : Viens, je te l'apprendrai. Et d'abord que je fus à l'oraison, mon souverain Maître me fit voir que mon âme était cette toile d'attente sur laquelle il voulait peindre tous les traits de sa vie souffrante, qui s'est toute écoulée dans l'amour et la privation, dans la séparation, dans le silence et le sacrifice, dans la consommation ; et qu'il ferait cette impression après l'avoir purifiée de toutes les taches qui lui restaient, tant de l'affection aux choses terrestres que de l'amour de moi-même et de la créature pour lesquels mon naturel complaisant avait beaucoup de penchant. Mais il me dépouilla de tout en ce moment, et après avoir vidé mon cœur et mis mon âme toute nue, il y alluma un si ardent désir de l'aimer et de souffrir qu'il ne me donnait point de repos (1). »

La ligne est lumineusement tracée, la novice ne s'en écartera pas ; bien plutôt elle la suivra avec une telle perfection qu'il semblerait, au moment de sa profession, qu'elle ait atteint le sommet de la charité. Elle écrit ses résolutions de retraite ; c'est son « Bien-Aimé » qui les lui dicte Lui-même et qui lui dit : « Voici la plaie de mon côté pour y faire ta demeure actuelle et perpétuelle ; c'est où tu pourras conserver la robe d'innocence dont j'ai revêtu ton âme, afin que tu vives désormais de la vie d'un Homme-Dieu : vivre comme ne vivant pas, afin que je vive parfaitement en toi ; agissant comme n'agissant plus, mais moi seul en toi... Prends garde de ne jamais ouvrir tes yeux pour te regarder hors de moi... un seul cœur, un seul amour, un seul Dieu. »

Et elle, entendant telles invitations, telles réclamations, trempe sa plume dans son sang et écrit d'une main ferme : « Moi, chétif et misérable néant, proteste à mon Dieu me soumettre et sacrifier à tout ce qu'il demande de moi, immolant mon cœur à l'accomplissement de son bon plaisir, sans réserve d'autre intérêt que sa plus grande gloire et son pur amour, auquel je consacre et abandonne tout mon être et tous mes moments. Je suis pour jamais à mon Bien-Aimé, son esclave, sa servante et sa créature, puisqu'il est tout à moi, et suis son indigne épouse, sœur Marguerite-Marie, morte au monde. Tout de Dieu et rien de moi, tout à Dieu et rien à moi ; tout pour Dieu et rien pour moi (2). »

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 56.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 188-9.

Ce n'était ni une exaltée ni une illusionnée qui traçait ces lignes ; c'était une religieuse à l'esprit éclairé, douée d'un jugement sûr et calme, guidée par une conscience extrêmement délicate, munie d'une volonté indomptablement galvanisée par le devoir. Bien loin que jamais une de ses actions, une de ses paroles, une de ses attitudes ait moindrement démenti sa résolution, chaque jour de son existence la réalisait plus profondément, on pourrait dire plus terriblement ; car il demeure constant que la souffrance est le pain de l'amour. Aussi cette âme aimante eut-elle le pressentiment de sa fin, dès lors qu'elle commença à ne plus souffrir. « Elle nous assura qu'elle mourrait bientôt, écrit l'une de ses sœurs (1), parce qu'elle n'avait plus de croix et que sa mort était nécessaire à l'exaltation de la dévotion au Sacré-Cœur. » L'amour d'ici-bas était au bout, il lui fallait les possibilités de l'éternité. « Ah ! Seigneur, s'écriait mourante la servante de Dieu, quand me retirerez-vous donc de ce lieu d'exil ? » Peu d'heures après ce soupir, la réponse divine venait, et la Marguerite au cœur d'or allait s'abîmer dans la fournaise de l'éternelle charité.

*
* *

Parce qu'il est la dévotion à l'amour, le culte du Sacré-Cœur impose la souffrance, et le trait apparaît déjà dans l'âme de notre Sainte. Mais il doit s'accentuer encore, car Jésus ne s'est point borné à montrer son Cœur tout aimant et tout aimable, il l'a fait voir blessé et couronné d'épines ; il ne s'est pas contenté d'affirmer sa générosité qui va « jusqu'à s'épuiser et se consommer », il a ajouté : « Pour reconnaissance, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes, par les mépris, irrévérences, sacrilèges et froideurs qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. Mais ce qui m'est encore le plus sensible, c'est que ce sont des cœurs qui me sont consacrés (2). » Il s'ensuit que si l'acte propre de la dévotion est l'acte d'amour, parce que l'Amour auquel il répond est outragé, il se fera consolateur, expiateur ; il ne se nourrira pas seulement, il se saturera de souffrance, à tel point que l'on pourrait penser que notre

(1) La Sœur de Farges, *Vie et œuvres*, t. I, p. 307.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 137.

culte est seulement réparateur, bien que dans les textes la réparation soit mise au second rang.

Tout enfant, Marguerite-Marie eut une existence durement crucifiante ; c'était le prélude d'un thème que son existence entière développera sans interruption. Ainsi l'exigeait Notre-Seigneur. Elle nous le confie en un langage quelque peu singulier. « Il me fit voir en Lui deux saintetés, l'une d'amour et l'autre de justice, toutes deux très rigoureuses en leur manière, et lesquelles s'exerceraient continuellement sur moi. La première me ferait souffrir une espèce de purgatoire très douloureux à supporter... Et pour sa sainteté de justice, si terrible et épouvantable aux pécheurs, elle me ferait sentir le poids de sa juste rigueur en me faisant souffrir pour les pécheurs (1). »

Une autre fois, c'est une vision étrange. Jésus lui présente deux tableaux de vie, l'un d'une vie la plus heureuse qui se puisse imaginer, l'autre d'une vie « toujours souffrante au corps et en l'esprit ». Il l'invite à choisir, lui promettant les mêmes grâces, quelle que soit sa décision. Elle se jette à ses pieds, s'écriant : « O mon Seigneur, je ne veux rien que Vous et le choix que vous ferez pour moi (2). » Et elle conclut : « Me présentant ce tableau de crucifixion : Voilà, me dit-il, ce que je t'ai choisi et qui m'agrée le plus, tant pour l'accomplissement de mes desseins que pour te rendre conforme à Moi. »

Conforme à son Maître, elle l'était bien. De Lui, le Prophète a écrit qu' « il a été immolé parce qu'il l'a voulu » (3). Le cœur de Marguerite, tout vibrant de jeunesse, de délicate sensibilité, exhale ce vœu : « O mon cher Sauveur, que je serais heureuse si vous imprimiez en moi votre image souffrante ! » (4) Elle voulait, elle voulait obstinément, et là encore sans exaltation, parce qu'elle savait. Nouveau trait de similitude avec la grande Victime : *Scientem infirmitatem*.

Se vouer à la souffrance par enthousiasme plus généreux que raisonné, aboutit à une défaite. Mais quand toutes les heures déjà vécues de l'existence ont été un martyre, quand tout gémit, parce que tout est froissé, dans l'être, et qu'on dit

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 63.
(2) *Ibid.*, t. II, p. 79.
(3) Is., LIII, 7 : « oblatus est quia ipse voluit. »
(4) *Vie et œuvres*, t. II, p. 50.

Fiat! devant l'oblation d'une croix mystérieuse dont on ignore les dimensions, la sincérité de ce *Fiat* est indéniable et il faut un courage peu banal pour regarder en face l'horizon qu'il fait surgir. Le calice est devant les yeux du divin Agonisant, il en tremble de peur, mais il accepte quand même.

Après que le tableau douloureux lui fut offert, la Sainte nous dit ce qu'elle fit. « J'acceptai donc ce tableau de mort et de crucifixion en baisant la main qui me le présentait ; et quoique la nature en frémît, je l'embrassai de toute l'affection dont mon cœur était capable, et en le serrant sur ma poitrine je le sentis si fortement imprimé en moi, qu'il me semblait n'être plus qu'un composé de tout ce que j'y avais vu représenté. »

C'est à chaque instant que Notre-Seigneur confie à sa virginale confidente, soit par des visions douloureuses effrayantes, soit par des plaintes poignantes, les peines que lui infligent les pécheurs, et qu'il lui demande d'être victime réparatrice. Jamais elle ne refusa ; la simple histoire de sa vie est un récit ininterrompu de très grandes épreuves, brisant son corps, déchirant son cœur, broyant son âme : *non est in eo sanitas !* Elle est tout entière en ce qu'elle écrit à la Mère de Saumaise : « Je me sens continuellement pressée de souffrir, avec des répugnances effroyables en la partie inférieure qui me rend mes croix si pesantes que je succomberais mille fois si le Cœur de mon adorable Jésus ne me soutenait et assistait en tous mes besoins. Et toujours mon cœur demeure altéré de souffrir parmi mes souffrances continuelles (1). » C'est un terrifiant abîme, cette âme altérée de souffrir parmi de continuelles souffrances ! Abîme d'amour qui se nourrit de souffrances, abîme de souffrances qui se remplit d'amour.

*
* *

Dans toute la force du terme, Marguerite-Marie est hostie. « Là où sera le corps, les aigles s'assembleront (2). » Elle devait, poussée par une force instinctive, graviter autour de l'autel où s'immole la grande Hostie.

Une dévotion à l'Amour ne peut pas ne pas être eucharisti-

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 249
(2) *Matth.*, XXIV, 28.

que ; le culte du Cœur réel de Jésus ne peut se dispenser de l'aller chercher là où il se trouve ici-bas, dans le Saint-Sacrement. Le P. Croiset, qui fut, on pourrait presque dire, le dirigé de notre Sainte, et qui à sa prière, utilisant l'opuscule écrit par une religieuse (1), composa le premier véritable traité sur le Sacré-Cœur, met l'Eucharistie dans sa définition même : « L'objet particulier de cette dévotion, dit sa première phrase, est l'amour immense du Fils de Dieu qui l'a porté à se livrer pour nous à la mort et à se donner tout à nous dans le très saint sacrement de l'autel. »

Deux faits sont, au surplus, significatifs.

Le premier, c'est que les plus importantes manifestations de son Cœur, Jésus les fit dans l'Hostie consacrée, la première et la dernière notamment, 27 décembre 1673, 16 juin 1676. Pour beaucoup d'autres, la narratrice, en les rapportant, commence son récit par ces mots : « Étant devant le Saint Sacrement... »

Le second fait, c'est qu'en précisant lui-même comme la liturgie du culte qu'il demande à sa servante pour son Cœur, le Maître la fait consister surtout dans la sainte communion. Lisons ce fragment d'une très importante lettre adressée par Marguerite-Marie, le 3 novembre 1689, au P. Croiset : « Non, mon Père, il me semble que je ne saurais vivre un moment sans souffrir. Il est vrai que je succomberais souvent s'il ne me soutenait d'une grâce particulière, et c'est, ce me semble, pour obtenir cette grâce que mon divin Sauveur me commande de communier tous les premiers vendredis de chaque mois, ou plutôt afin de réparer, autant qu'il est possible, les outrages qu'il a reçus, pendant le mois, dans le très saint Sacrement. Voici cependant ce qui me causa une espèce de supplice qui me fut encore plus sensible que toutes les peines dont j'ai parlé, c'est lorsque cet aimable Cœur me fut représenté avec ces paroles : *J'ai une soif ardente d'être honoré et d'être aimé des hommes dans le très saint Sacrement, et je ne trouve presque personne qui s'efforce selon mon désir de me désaltérer, en usant envers moi de quelque retour* (2). »

Elle rapporte ailleurs qu'il lui ordonna de le recevoir dans la communion toutes les fois que l'obéissance le lui permettrait.

(1) La Sœur Joly.
(2) *Vie et œuvres*, t. II, p. 575.

Ah ! qu'elle dut calmer la soif divine par ses dispositions eucharistiques ! Alors qu'elle n'était encore qu'une toute jeune fille, elle aimait à faire oraison devant le saint Sacrement, « où, écrit-elle, je me sentais tellement tout appliquée, que jamais je ne m'y ennuyais. Et j'y aurais passé des jours et des nuits entières, sans boire ni manger, et sans savoir ce que je faisais, sinon de me consommer en sa présence comme un cierge ardent, pour lui rendre amour pour amour. Et je ne pouvais demeurer au bas de l'église, et quelque confusion que j'en sentisse en moi-même, je ne laissais de me mettre tout le plus proche que je pouvais du saint Sacrement. »

La vie claustrale lui permit d'épanouir ses aspirations. Nuits entières d'adoration immobile, communions ferventes qu'elle aurait faites, dit-elle, même si elle eût dû passer à travers un buisson de flammes, tout cela était animé d'une telle ardeur de charité qu'un jour où elle désirait immensément de communier sans pouvoir le faire, elle mérita d'entendre, de la bouche même de son divin Maître, ces paroles qui la transportèrent : « Ma fille, j'ai vu tes gémissements, et les désirs de ton cœur me sont si agréables que si je n'avais pas institué mon divin Sacrement d'amour, je l'instituerais pour l'amour de toi, pour avoir le plaisir de loger dans ton âme, et prendre mon repos d'amour dans ton cœur(1). »

En sa retraite de 1684, Notre-Seigneur lui fit comprendre qu'il l'avait « toute destinée à rendre un continuel hommage à son état d'hostie et de victime au très saint Sacrement ». Elle conclut qu'elle devait « en ces mêmes qualités Lui immoler continuellement son être par amour d'adoration, d'anéantissement et de conformité à la vie de mort qu'il a dans la sainte Eucharistie, pratiquant ces vœux sur ce modèle suave » (2). Ensuite de quoi, elle se trace un magnifique programme de vie religieuse eucharistique.

Nous l'avons vue dans sa jeunesse hantée par le désir de se consumer devant le saint Sacrement à l'instar d'un cierge. L'idée la suit toute sa vie. En 1689, un an avant sa mort, elle écrit encore au P. Croiset : « Oh ! que vous êtes heureux de participer tous les jours à ce divin Sacrement, de tenir ce Dieu d'amour entre vos mains et de le mettre en votre cœur ! Je

(1) *Vie et œuvres*, t. II, p. 105.
(2) *Ibid.*, p. 194.

n'envierais que ce seul bien, et de consommer, comme un cierge ardent, en sa sainte présence, tous les moments de vie qui me restent (1). » Alors qu'elle était maîtresse des novices, elle donne par écrit à l'une de ses filles cet avis pittoresque : « Il faut donc imiter le cierge ardent : que votre cœur soit la cire blanche, dont le propre usage est pour brûler, votre volonté sera comme la mèche laquelle n'est pas d'un seul fil : de même il faut que votre volonté soit unie à vos affections pour faire cette mèche entière, propre à être brûlée par le feu du divin amour, qui doit consommer en vous toutes les affections aux choses terrestres (2). »

Elle ne donnait certes aucun conseil dont elle n'eût été un vivant exemple. Aux heures où elle souffrait le plus, elle disait : « Que rendrai-je au Seigneur pour les grands biens qu'il me fait ? O mon Dieu, que vos bontés sont grandes à mon égard de vouloir bien me faire manger à la table des saints... Aussi savez-vous bien que sans le saint Sacrement et la croix, je ne pourrais pas vivre ni supporter la longueur de mon exil, dans cette vallée de larmes où je ne souhaiterais jamais la diminution de mes souffrances (3). »

De fait, c'est quand, selon son propre aveu, elle ne sentait plus le poids de la croix, et quand elle eut jeûné pendant neuf jours de la sainte Eucharistie, qu'elle mourut. Le matin de sa mort, elle demanda le saint viatique. On lui dit qu'on ne jugeait pas son état assez grave pour le lui donner ; elle supplia du moins qu'on lui accordât la sainte communion puisqu'elle était à jeun. On accéda à sa prière, et elle reçut ainsi, une dernière fois, Celui qui lui avait fait dire : « Il est bien doux de mourir, quand on a eu une constante et tendre dévotion au Cœur de Celui qui doit nous juger. »

*
* *

La vie intérieure de Marguerite-Marie est nettement caractérisée et s'harmonise parfaitement avec la dévotion au Sacré-Cœur. Celle-ci est la dévotion à l'amour : la réparation, le culte de l'Eucharistie n'en sont que des conséquences, très

(1) *Vie et œuvres*, p. 515.
(2) *Ibid.*, p. 664.
(3) *Ibid.*, p. 97.

importantes sans doute, mises en un relief particulier par le Maître, et par suite, faisant partie intégrante de la dévotion, mais conséquences quand même. Ce dernier trait, que nous empruntons à l'autobiographie de notre Sainte (1), nous le prouve.

« Faisant la lecture pour contribuer à l'entretien d'après vêpres, mon Bien-Aimé se présenta devant moi : Je veux te faire lire dans le livre de vie où est contenue la science d'amour. Et me découvrant son Sacré-Cœur, il m'y fit lire ces paroles : Mon amour règne dans la souffrance, il triomphe dans l'humilité, il jouit dans l'unité. »

Nous comprenons : souffrance réparatrice, humilité adoratrice, unité eucharistique, c'est toujours l'amour ; son règne, son triomphe, sa joie. Notre chère Sainte l'a bien saisi. Elle termine sa confidence par cette phrase : « Ce qui s'imprima si fort dans mon esprit que je n'en ai jamais perdu la mémoire. » Nous l'avons vue eucharistique, nous l'avons vue réparatrice, voyons-la surtout aimante. C'était toute sa sainteté. « *Super omnia hæc caritatem habete quod est vinculum perfectionis.* »

(1) Celle écrite par ordre de la Mère de Saumaise, t. II, p. 150.

A. Gonon,
Missionnaire apostolique d'Autun.

TEXTES ANCIENS

Aspirations au Cœur de Jésus

Migne a publié parmi les œuvres de saint Bernard une longue prière rythmée qui salue très pieusement chacun des membres du Christ en croix : les pieds, les genoux, les mains, le côté, la poitrine, le cœur, la face. On s'accorde aujourd'hui à reconnaître que cette prière n'est pas de saint Bernard. Le P. Blume l'attribue au B. Hermann Joseph, Prémontré mort en 1241 ; mais ce n'est pas certain. Toutefois on peut assurer qu'elle est du XIII[e] siècle. Nous donnons la traduction des strophes qui se rapportent au Cœur de Jésus.

O Cœur du souverain Roi, je te salue,
Je te salue d'un cœur joyeux,
A t'embrasser je prends mes délices.
Voici ce que mon cœur désire :
Que tu l'excites à te parler.

Quel amour t'entraînait
Et quelle douleur te torturait
Lorsque tout entier tu t'épuisais
Pour te donner à nous
Et nous arracher à la mort !

Combien elle fut amère, cette mort,
Combien atroce, combien exigeante,
Celle qui pénétra dans l'asile
Où vit la vie même du monde,
En te mordant, ô Cœur très doux !

Par cette mort que tu as supportée
Lorsque pour moi tu as cessé de battre,
O Cœur si aimé de mon cœur,
Porte sur toi mon amour :
C'est mon ardent désir.

O doux Cœur, entre tous bien aimé,
Purifie mon cœur attiré
Et endurci par les vanités.
Remplis-le de piété et de crainte
Et chasses-en les froides ténèbres.

Jusqu'à la moelle de mon cœur
Pécheur et coupable
Que ton amour pénètre,
Qu'il ravisse tout mon cœur
Languissant et blessé d'amour.

Dilate-toi, ouvre-toi,
Rose merveilleusement embaumée,
A mon cœur unis-toi,
Remplis-le d'onction et de componction.
Celui qui t'aime peut-il souffrir ?

Ce qu'il fait, il ne le sait vraiment pas,
Il est incapable de se contraindre,
Il ne met aucune mesure à l'amour,
Mille fois il voudrait mourir,
Celui que l'amour a vaincu.

Avec ardeur mon cœur crie vers toi,
O doux Cœur, car je t'aime :
Penche-toi vers mon cœur
Afin qu'il puisse s'unir à toi
Dévotement, cœur contre cœur.

Qu'il vive dans ton amour,
Qu'il ne sommeille point dans la tiédeur,
Que vers toi il prie et qu'il pleure,
Qu'il t'adore, qu'il t'honore,
Et que de toi il jouisse en tout temps.

Ouvre-toi, ô Rose du Cœur,
Dont le merveilleux parfum embaume,
Daigne te dilater,
Rends mon cœur haletant
Par la flamme du désir.

Que mon cœur à ton Cœur s'unisse,
Comme le tien, ô Jésus, qu'il soit blessé,
Car mon cœur à ton Cœur devient semblable
Si mon cœur est percé
Par les flèches de l'injure.

Enferme en ton sein
Mon cœur, afin qu'il soit près de toi
Dans une douleur joyeuse,
Et transforme-le si heureusement
Qu'à peine il se reconnaisse lui-même.

Qu'il se repose là, qu'il y demeure !
Voici qu'il s'élance déjà vers toi.
De toi il a une soif ardente,
O Jésus, ne t'oppose pas
A ce qu'il te goûte pleinement.

(*Traduction du R. P. M.-V. Bernadot, O. P.*)

*
* *

La charité éternelle de Dieu

Il est impossible de méditer sur l'amour divin dans le Sacré-Cœur sans penser à l'épître de saint Paul aux Ephésiens. L'Apôtre y expose la doctrine des bienfaits de Dieu par Notre-Seigneur : l'amour de Dieu fixant le choix des élus, et ceux-ci devenant, par le Christ, ses enfants d'adoption et vivant de la vie divine.

Nous détachons du chapitre III de cette épître la prière que saint Paul adresse à Dieu pour assurer aux siens le bienfait de cette vie divine. L'Apôtre y montre que l'union au Christ, *par la foi et par la charité*, nous rend capables de comprendre l'immensité de son amour pour nous. On lira ensuite avec profit le beau commentaire de saint Thomas d'Aquin sur cette prière. On ne saurait souhaiter paraphrase plus solide des paroles de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes. »

*
* *

Je fléchis le genou devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ afin qu'il vous donne, selon les trésors de sa gloire, d'être puissamment fortifiés par son esprit, en vue de l'homme intérieur, et que le Christ habite dans vos cœurs par la foi, de sorte qu'enracinés et fondés dans la charité, vous deveniez capables de com-

prendre avec les saints quelle est la largeur et la longueur, la profondeur et la hauteur, même de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, de sorte que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu.

A celui qui peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au-delà de ce que nous demandons et concevons, à lui la gloire dans l'Église et en Jésus-Christ, dans tous les âges, aux siècles des siècles. Amen.

On peut entendre ce texte de deux manières. La première, qui nous paraît davantage exprimer la pensée de l'Apôtre, se rapporte à la connaissance de Dieu.

Soit dans le présent, soit dans l'avenir, cette connaissance nous est nécessaire. Dans la vie future, la connaissance que nous aurons de Dieu et de l'humanité qu'il a bien voulu prendre, fera notre joie. « La vie éternelle est qu'ils vous connaissent, vous, seul vrai Dieu, et Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ » (Jean, XVII, 3). « Il entrera (dans la contemplation de la Divinité), et il sortira (dans la contemplation de l'Humanité), et il trouvera des pâturages » (Jean, X, 9). — D'autre part, comme la foi est l'inchoation ou le prélude de cette connaissance parfaite que nous aurons dans l'éternité, « la substance des choses que l'on espère et une conviction de celles que l'on ne voit point, elle fait subsister en nous ce que nous espérons sous la forme d'une ébauche ».

Elle a donc un double objet : la Divinité et l'Humanité du Christ. « Je n'ai pas jugé, disait l'Apôtre, que je dusse savoir autre chose parmi vous que Jésus crucifié » (I Cor., II, 2).

*
* *

L'Apôtre nous parle d'abord de la Divinité : *Puissiez-vous comprendre quelle est la largeur et la longueur, quelle est la hauteur et la profondeur.* Fortifiez-vous donc par la foi et la charité, et vous parviendrez ainsi à la vie éternelle, où vous aurez Dieu présent et le connaîtrez parfaitement. Que Dieu se manifeste à celui qui l'aime, saint Jean nous l'enseigne, XIV, 28 : « Celui qui m'aime, sera aimé de mon Père, et moi je l'aimerai et je me manifesterai à lui. » Il se manifeste aussi au croyant : « Si vous ne croyez pas, disait-il par le Prophète, vous ne me comprendrez pas » (Is., VII, 9). Il faut donc nous fortifier par la foi et la charité pour pouvoir *comprendre.*

Mais quelle est, au juste, la portée de cette parole ? S'agit-il de cette compréhension qui enferme en elle-même, contient la totalité de son objet ? Non assurément : Dieu ne saurait être compris d'aucune intelligence créée. « Prétends-tu sonder les profondeurs de Dieu, atteindre la perfection du Tout-Puissant ? » (Job, XI, 7). Personne ne saurait Le connaître aussi parfaitement qu'il est connaissable.

Mais *comprendre* signifie aussi saisir, embrasser : ce qui implique, avec la suppression de la distance, le voisinage. Et c'est là ce que l'Apôtre nous donne à entendre : afin que vous puissiez comprendre Dieu qui vous sera rendu présent et le connaître par sa présence même. « Je poursuivrai ma course, dit-il ailleurs (Phil., III, 12), pour tâcher de le saisir, puisque j'ai été moi-même saisi par le Christ. » Et cette compréhension est le bien commun à tous les saints. Elle doit être l'objet de nos efforts : « Courez de même pour remporter le prix » (I Cor., IX, 24).

Que sera cette connaissance que nous vaudra la présence de Dieu et qui pourtant ne pourra étreindre totalement son être infini et incompréhensible ? Que veulent dire ces mots : *Largeur, longüeur, hauteur et profondeur* ?

Ils semblent empruntés à Job, IX, 7 : « Prétends-tu sonder les profondeurs de Dieu ? » C'était dire : Il est incompréhensible. Incompréhensibilité sur laquelle il insistait : « Il est plus haut que le ciel : que feras-tu ? Il est plus profond que le séjour des morts : que sauras-tu ? Sa mesure est plus longue que la terre, elle est plus large que la mer. » Expressions qui semblent donner à entendre que Job admettrait une certaine compréhensibilité de Dieu. En les faisant siennes, saint Paul l'accepterait aussi.

Mais quelle est-elle ? Saint Denys nous l'indique. Tout d'abord ces dimensions que Job voit en Dieu ne veulent pas être prises au sens matériel, mais bien métaphorique.

La largeur désignerait l'extension de la puissance et de la sagesse de Dieu sur toutes choses : « Il a répandu sa sagesse sur toutes ses œuvres » (Eccli., I, 10).

La longueur signifierait sa durée éternelle : « Vous, Seigneur, vous demeurez pour l'éternité » (Ps. CI, 23).

La sublimité ou la hauteur veut dire cette perfection et cette noblesse de nature qui dépassent à l'infini toute créature : « Le Seigneur est élevé au-dessus de toutes les nations » (Ps. XCII, 4).

La profondeur indiquerait l'incompréhensibilité de sa sagesse : « Qui sondera la profondeur de la sagesse divine? » (Eccle., II, 25).

Voilà donc le but de notre foi et de notre charité : nous amener à cette connaissance de la puissance illimitée de Dieu, de son infinie et éternelle durée, de l'excellence de sa très parfaite nature, de la profondeur et de l'incompréhensibilité de sa sagesse, dans la mesure où cette réalité peut être atteinte.

***

Mais une autre connaissance nous est aussi nécessaire : celle des mystères de l'Humanité du Christ. L'Apôtre le marque en cette parole : *Connaître l'amour du Christ qui dépasse toute intelligence.* En effet, tout ce qui est de la Rédemption et de l'Incarnation du Christ est l'œuvre de l'amour. Qu'il se soit incarné, c'est par amour pour nous. « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du très grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec le Christ » (Eph., II, 4). — S'il est mort, c'est encore par amour. Jésus lui-même nous dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean, XV, 13). Et saint Paul : « Le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous, comme une oblation et un sacrifice d'agréable odeur » (Eph., II, 5). Aussi saint Grégoire s'écrie-t-il : « O ineffable dilection de la charité ! Pour nous racheter de l'esclavage, vous avez livré votre Fils. »

Aussi bien, avoir la connaissance de la charité du Christ est avoir celle de tous les mystères de son Incarnation et de notre Rédemption, dont la cause est son immense amour pour nous. Et cette charité dépasse toute connaissance naturelle, toute intelligence créée, elle reste incompréhensible. Et cette charité du Christ est celle que Dieu le Père nous a manifestée par le Christ : « Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde » (II Cor., V, 19).

***

On pourrait encore entendre ces paroles dans un autre sens et les appliquer à la perfection de notre charité, de cette manière :

Fortifiez-vous dans la charité, afin que vous puissiez non seulement connaître, mais comprendre, avec tous les saints,

quelle doit être la *largeur* de la charité, qui s'étend jusqu'à nos ennemis. « Votre commandement est très étendu » (Ps. CXVI, 96). « Le Seigneur m'a fait sortir dans sa largeur » (Ps. CXVII, 10).

Dans la *longueur* il faudrait voir la puissance de la charité : elle ne défaille jamais. Commencée ici-bas (dans l'épreuve), elle s'achève au ciel dans la gloire. « La charité ne passera jamais » (I Cor., XIII, 8). « Les grandes eaux ne sauraient éteindre l'amour » (Cant., VIII, 7).

La *hauteur* signifierait la direction de l'intention vers les choses célestes. Dieu ne veut pas être aimé pour les avantages matériels, ce qui serait le fait d'une charité très débile, mais seulement pour Lui-même.

La *profondeur* rappelle l'origine de la charité : ce n'est point de nous-même, mais de par le Saint-Esprit que nous aimons Dieu. « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Rom., V, 5).

*
* *

On peut encore retrouver ces mêmes qualités dans le Christ Jésus et dans sa Croix. Son amour pour nous lui a fait choisir le genre de mort par lequel il nous a rachetés : ce fut celle de la croix, où nous pouvons relever ces mêmes dimensions et leur signification.

La *largeur*, formée par le bras transversal, auquel les mains furent clouées, nous rappelle que la charité doit étendre l'activité de nos œuvres jusqu'à l'amour de nos ennemis.

La *longueur*, c'est-à-dire la hauteur du bois de la croix qui porte le corps tout entier de la sainte Victime, marque la persévérance : seule, la charité persévérante soutient l'homme et assure son salut. « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé » (Matth., X, 22).

La *hauteur* est donnée par la partie supérieure sur laquelle la tête du Christ s'appuie : notre espérance doit s'élever jusqu'aux choses divines et éternelles. « La tête de l'homme est le Christ » (I Cor., XI, 3).

La profondeur se prend de la partie de la croix qui, enfoncée dans le sol, la soutient et ne se voit pas. Ainsi la profondeur de l'amour de Dieu est notre soutien, mais reste cachée : la raison de notre prédestination dépasse notre intelligence. Comme aussi l'immensité de l'amour dont le Christ nous a aimés : ainsi la charité l'emporte sur toute science humaine.

On pourrait ajouter encore : Ayez la charité unie à la science du Christ, et celle-ci surpasse la charité séparée de la science. Serait-il donc vrai que l'amour de Dieu joint à la science est supérieur à la charité d'un ignorant ? Il ne saurait en être ainsi : car un théologien, du fait qu'il est instruit, n'a pas une charité supérieure à celle de quelque vieille femme simple et ignorante, mais sainte. Disons, pour résoudre cette difficulté, qu'il s'agit ici de la science affective, qui doit accompagner la charité. L'effet de la connaissance est de nous porter à l'amour : plus nous connaissons Dieu, plus il nous faut l'aimer. C'est ce que demandait saint Augustin en cette prière : « Que je vous connaisse, mon Dieu, et que je me connaisse. »

L'effet d'une telle connaissance nous est exprimé par les paroles suivantes : *pour que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu* : pour que nous recevions parfaite communication de tous ses dons, ici-bas de la plénitude des vertus, au ciel de la béatitude; ce qui est l'œuvre de la charité.

***

A Celui qui peut faire, par la puissance qui agit en nous, infiniment au-delà de ce que nous demandons et concevons, à Lui soit la gloire dans l'Église et en Jésus-Christ, dans tous les âges, aux siècles des siècles.

L'Apôtre rend grâces de tant de bienfaits. La puissance infinie de Dieu est la cause de ces merveilles. Il rend grâces à Dieu Christ et à Dieu Père qui accomplissent en nous infiniment au-delà de ce que notre cœur peut demander ou notre intelligence comprendre. Leur puissance apparaît dans les œuvres qu'elle accomplit en nous. Notre cœur, pas plus que notre esprit, n'auraient pu considérer, comprendre ou demander à Dieu qu'il se fît homme et que l'homme devînt Dieu et participant de la nature divine. C'est là cependant ce qui s'opère en nous, et cela dans l'Incarnation de son Fils. « Il nous rend participants de la nature divine », dit saint Pierre (II Pet., I, 4). — « Le Seigneur n'a donné à personne de raconter ses œuvres; et qui pourra découvrir ses grandeurs? Qui encore redira ses miséricordes ? » (Eccli., XVIII, 8.)

Gloire à Dieu le Père *dans son Église*, pour tout ce qu'il a fait dans cette Église qu'il a instituée. *Gloire dans le Christ*, pour le Christ ou par le Christ. Qu'il apparaisse glorieux, non seulement dans le temps présent, mais pour toutes les généra-

tions du siècle des siècles, de ce siècle qui contient tout. « Au Roi des siècles, immortel, invisible, seul Dieu, honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen. » (I Tim., I.)

Saint Thomas d'Aquin.

(*Traduction du R. P. Jean Alix, O. P.*)

***

Le Sacré-Cœur et notre sanctification

La dévotion au Sacré-Cœur tient dans la spiritualité de sainte Gertrude une place qu'on peut bien appeler prépondérante. C'était, en effet, la forme concrète sous laquelle la sainte mettait en pratique le grand précepte de saint Benoît : *Nihil amori Christi præponere* (Reg., c. IV). Constamment elle avait les yeux fixés sur ce point central du mystère du Christ ; sans cesse elle y revient dans ses écrits. Pour la récompenser, le Seigneur la combla de faveurs insignes ; surtout il l'initia aux secrets les plus intimes de son divin Cœur, en la chargeant de les communiquer aux hommes et de devenir ainsi « le héraut de l'amour divin ».

L'enseignement de Gertrude sur le Sacré-Cœur est d'une plénitude et d'une précision que la dévotion moderne n'a guère dépassées. Elle nous montre ce Cœur « débordant de compassion, surabondant de charité et ne pouvant contenir l'amour qui le presse ». Mais elle ne s'arrête pas là : elle a pénétré dans ce palais étincelant, dans ce paradis merveilleux, et elle nous dévoile toutes les richesses de la vie intime du Seigneur qu'il renferme, toutes ses aspirations, toutes ses pensées, toutes ses vertus. Elle a entendu l'harmonieux cantique qui s'élève de cette lyre mélodieuse à la louange du Père ; elle a vu brûler sur cet autel d'or l'encens de l'amour et de la prière. Puis elle s'étend longuement sur le rôle du Sacré-Cœur dans l'économie de notre sanctification, montrant, sous les figures les plus diverses, comment tout vient du Père par le Cœur de son Fils incarné, et comment tout remonte vers lui par ce même intermédiaire. Nous ne pouvons essayer de présenter ici ne fût-ce qu'un résumé rapide de cette admirable doctrine. Nous nous contenterons de donner quelques extraits ; ils suffiront au lecteur pour se faire une idée au moins sommaire de la dévotion au Sacré-Cœur chez sainte Gertrude. Pour notre traduction nous avons suivi le texte latin publié par les Bénédictins de Solesmes en 1875.

***

Que mon âme vous bénisse, ô Seigneur, mon Dieu et mon Créateur ! Que mon âme vous bénisse, et que, du plus profond de mon cœur, elle confesse les miséricordes dont votre ten-

dresse, qui ne semble pouvoir se contenir, m'a entourée si gratuitement, ô Dieu plein d'amour... Parmi tous ces bienfaits dont vous m'avez prévenue, il en est deux que j'estime particulièrement au-dessus de tous les autres. Le premier c'est que vous avez imprimé sur mon cœur les caractères glorieux de vos plaies salutaires, et le second, que vous avez si réellement et si profondément percé ce même cœur des traits de votre amour (1), que quand vous ne m'auriez jamais donné d'autre consolation, soit intérieure, soit extérieure, ces deux faveurs auraient suffi à elles seules pour me combler de bonheur; et telle est la félicité qu'elles me procurent, que, dussé-je vivre encore mille ans, j'y trouverais à chaque instant plus de joie, plus d'instruction et plus de reconnaissance qu'il n'en faut pour rendre une âme heureuse.

A toutes ces grâces, vous avez encore voulu en ajouter une autre, en m'admettant aux intimités les plus précieuses de l'amitié : vous m'avez ouvert l'accès de cette Arche sacrée de la Divinité, qu'est votre Cœur uni au Verbe, pour que j'y pusse trouver la source féconde de toutes les jouissances. Tantôt vous me le présentiez gratuitement; tantôt, en signe plus évident de notre intimité réciproque, vous l'échangiez contre le mien. Par lui vous m'avez révélé les mystères cachés de vos jugements et de votre félicité ; par lui enfin vous avez attendri mon âme par tant de caresses de votre amour, que si je ne savais jusqu'à quel point vous daignez vous abaisser dans l'effusion de vos miséricordes, je serais dans l'admiration de vous voir donner des marques aussi extraordinaires de tendresse et d'affection à la plus digne de toutes les créatures, à votre bienheureuse Mère, qui règne avec vous dans les cieux...

Et maintenant, Seigneur, je vous rends ce qui est vôtre, et je vous offre le cantique de ma reconnaissance, pour que la vertu de l'Esprit Paraclet le fasse résonner sur la lyre mélodieuse de votre divin Cœur : « A vous, Seigneur, Dieu, Père adorable,

(1) Sainte Gertrude raconte cette faveur au chap. v du II[e] livre des *Révélations*. Elle avait demandé à une de ses compagnes de réciter chaque jour pour elle cette prière : « Par votre Cœur transpercé, très aimable Seigneur, transpercez son cœur des traits de votre amour. » Ne sachant, dans la suite, comment correspondre à la grâce dont elle avait été favorisée, elle reçut l'avis « d'honorer par une dévotion constante l'amour du divin Cœur suspendu à la croix, et de puiser ainsi à la source de charité que l'ardeur de cet amour ineffable a produite, l'eau de la vraie piété... »

louange et action de grâces, de la part de tout ce qui est au ciel, sur la terre et aux enfers, de tout ce qui est, fut et sera à jamais (1). »

***

En la fête de l'apôtre saint Jean, comme elle assistait aux Matines et s'appliquait à l'office divin avec plus de dévotion qu'à l'ordinaire, le disciple que Jésus aimait lui apparut, la comblant de mille marques de tendresse. « Quelle grâce, dit-elle, pourrai-je donc obtenir, pauvre comme je suis, en votre très douce fête? » Il répondit : « Viens avec moi, car tu es l'Élue de mon Dieu ; reposons-nous tous deux sur la poitrine bénie du Seigneur où sont cachés tous les trésors de la béatitude. » Et la prenant avec lui, il l'amena en l'aimable présence du Sauveur, la plaça à droite, et se retira pour se placer à gauche. Et comme ils reposaient ainsi tous deux avec suavité sur le sein de Jésus, saint Jean, montrant du doigt avec une respectueuse tendresse la poitrine du Seigneur, lui dit : « Voici le Saint des saints, qui attire à soi tout ce qu'il y a de bien au ciel et sur la terre. »

Alors elle demanda au bienheureux apôtre pourquoi il l'avait placée au côté droit du Sauveur tandis qu'il avait choisi le côté gauche. Il lui répondit : « J'ai déjà vaincu toutes choses et je suis devenu un même esprit avec Dieu ; c'est pour cela que je pénètre là où la chair ne saurait atteindre. J'ai donc choisi le côté fermé. Mais toi, qui vis encore dans la chair, tu ne pourrais comme moi pénétrer à l'intérieur. Je t'ai donc placée à l'ouverture du Cœur divin, pour que tu puisses boire à longs traits les flots de douceur et de consolation que dans son impétuosité l'amour divin répand avec abondance sur tous ceux qui le désirent. » Comme elle éprouvait une jouissance ineffable aux pulsations très saintes qui faisaient battre le Cœur de Jésus sans interruption, elle dit à l'apôtre : « Est-ce qu'au jour de la Cène, quand vous reposiez sur ce sein béni, vous ne sentiez pas le charme de ces suaves pulsations qui me comblent en ce moment de tant de bonheur ? » Il répondit : « Oui, je l'ai senti, et si profondément que la boisson la plus agréable n'imbibe pas plus le pain tendre que l'on mange, que la suavité de ce sentiment n'a pénétré mon âme ; et mon esprit en a

(1) *Révél.*, l. II, ch. XXIII.

été si échauffé que l'eau qu'un feu ardent fait bouillir ne saurait l'être davantage. » — « Pourquoi donc, reprit-elle, avez-vous gardé le silence et n'en avez rien dit, même si peu que ce soit, pour le profit de nos âmes ? » Il répondit : « Ma mission était de dire à l'Église naissante sur le Verbe incréé de Dieu une simple parole, qui suffirait jusqu'à la fin du monde à satisfaire l'intelligence du genre humain tout entier, sans toutefois que personne parvint jamais à la comprendre pleinement. Quant à la révélation de ces suaves pulsations, elle était réservée pour les temps présents, afin qu'en entendant ces mystères le monde à son déclin reprenne quelque chaleur et se réveille de la torpeur où le plonge l'oubli de l'amour de Dieu (1).

*
* *

Un jour, comme elle était malade et voyait les autres s'empresser d'aller au sermon, elle se plaignit doucement au Seigneur en ces termes : « Vous savez, mon bien-aimé, avec quelle joie j'entendrais ce sermon, si je n'étais pas retenue par la maladie. » Le Seigneur lui dit : « Veux-tu, ma bien-aimée, que je me fasse moi-même ton prédicateur ? » — « Très volontiers », répondit-elle. Alors le Seigneur la fit reposer sur son Cœur, si bien que le cœur de Gertrude se trouvait sur le cœur de Jésus. Quand elle s'y fut reposée pendant quelque temps avec douceur, elle sentit dans ce Cœur sacré deux battements d'une délicatesse merveilleuse. « Chacun de ces battements, lui dit alors le Seigneur, opère le salut des hommes. Le premier est pour les pécheurs : il crie vers Dieu le Père, dont il apaise la colère et qu'il incline sans cesse à la miséricorde ; il crie vers tous les saints, pour excuser à leurs yeux le pécheur et pour les exciter à intercéder en sa faveur ; il crie enfin vers le pécheur lui-même, dont j'attends la conversion avec une ardeur ineffable, et que j'appelle ainsi miséricordieusement à la pénitence. Par le deuxième battement de mon cœur qui est pour les justes, je m'adresse à mon Père, et je l'invite à se réjouir avec

(1) *Révél.*, l. IV, ch. IV. On sait que la première des grandes apparitions de Notre-Seigneur à Sainte Marguerite-Marie eut lieu également en la fête de saint Jean l'Evangéliste et en des circonstances analogues. Les paroles de S. Jean à Ste Gertrude ne sont pas, comme on le dit trop souvent, une prédiction ; elles constatent un fait déjà accompli à la fin du XIII[e] siècle.

moi de ce que j'ai versé si utilement mon sang pour le salut des justes, dans le cœur desquels je trouve maintenant tant de délices ; je m'adresse à toute la milice céleste, afin que tous ensemble louent la conduite si digne de louange des justes et me rendent grâces pour tous les bienfaits qu'ils ont reçus de moi et qu'ils recevront encore ; je m'adresse enfin aux justes eux-mêmes, en leur prodiguant pour leur salut les témoignages de mon amour et en les avertissant fidèlement de progresser de jour en jour et d'heure en heure. Le battement du cœur humain n'est interrompu ni par l'action de la vue ou de l'ouïe, ni par le travail des mains, mais continue toujours son mouvement ; de même le gouvernement du ciel et de la terre, la conduite de l'univers entier ne sera capable, jusqu'à la fin du monde de ralentir ou de suspendre, ne fût-ce que pour un seul instant, ce double battement de mon Cœur divin (1). »

* * *

Retenue par la maladie, il arrivait qu'après qu'elle avait transpiré, la fièvre tantôt augmentait, tantôt diminuait. Une nuit qu'elle se trouvait toute trempée de sueur, elle se demandait avec anxiété si son mal allait empirer, ou si elle en éprouverait un soulagement, quand le Seigneur Jésus lui apparut resplendissant de beauté comme une fleur éclatante. Il portait dans sa main droite la santé, et dans sa gauche la maladie, et, lui présentant les deux mains, il lui demanda de choisir ce qu'elle préférait. Mais, écartant l'une et l'autre, dans l'ardeur de son amour elle se jette en avant, pour s'élancer entre les bras du Sauveur jusqu'à ce Cœur très doux où elle sait que réside la plénitude de tout bien, lui demandant quelle était la volonté digne de toutes louanges. Et le Seigneur, l'accueillant avec bonté, la pressa tendrement sur sa poitrine, et la fit reposer sur son Cœur. Mais détournant la tête elle l'appuya contre la poitrine de Jésus, en disant : « Voici, Seigneur, que je détourne de vous mon visage, désirant de tout mon cœur que vous n'ayez aucun égard à ma volonté, mais qu'en toutes choses vous agissiez uniquement selon votre bon plaisir tout adorable. »

Ceci doit nous apprendre que l'âme fidèle doit s'abandonner, elle et tout ce qui lui appartient, à la divine Providence avec

(1) *Révél.*, l. III, ch. LI.

une telle assurance, qu'elle soit contente d'ignorer ce que le Seigneur fera d'elle, afin d'être d'autant plus certaine que le bon plaisir divin s'accomplira parfaitement en elle (1).

*
* *

En la fête solennelle de la toute lumineuse et toujours tranquille Trinité, elle récita en son honneur le verset suivant : « Gloire à vous, souveraine, très excellente, très glorieuse, très noble, très douce, très aimante, toute lumineuse, toujours tranquille et ineffable Trinité, qui êtes un seul et même Dieu, qui avez été avant tous les siècles, qui êtes maintenant et serez toujours la même. » Comme elle offrait à Dieu cette louange, elle vit le Fils de Dieu en son humanité, selon laquelle on le proclame moindre que le Père, se tenant debout en présence de l'adorable Trinité ; il apparaissait dans toute la grâce et la beauté d'une jeunesse florissante, portant sur chaque membre une fleur si éclatante et si belle que rien en ce monde visible ne saurait lui être comparé. Elle comprit par là que la petitesse de l'homme étant à jamais incapable de louer dignement la très excellente Trinité, qui est au-dessus de toute louange, Jésus-Christ, dans son humanité, s'empare de nos faibles efforts pour les ennoblir en lui-même et les transformer en un digne holocauste à la souveraine et indivisible Trinité.

Quand on entonna Vêpres, le Fils de Dieu tenant entre ses mains son Cœur très digne, l'offrit à la glorieuse Trinité comme une lyre harmonieuse, sur laquelle venaient résonner mélodieusement toute la dévotion, toutes les paroles qui se chantaient en cette fête. Ceux qui ne chantaient que par routine ou par une satisfaction purement humaine, sans aucun mouvement de dévotion, ne semblaient produire qu'un sourd murmure des cordes inférieures, tandis que la voix de ceux qui se proposaient avec piété de louer l'adorable Trinité retentissait à travers le très saint Cœur de Jésus en accords harmonieux et sonores.

Pendant Matines, comme on chantait l'antienne des Laudes : *Te jure laudant* (2), et qu'elle louait de tout son pouvoir la

(1) *Révél.*, l. III, ch. LIII.

(2) C'est l'antienne *Te jure laudant, te adorant, te glorificant omnes creaturae tuæ, o beata Trinitas*, que l'on chantait autrefois aux Laudes de la fête de la T. S. Trinité.

très sainte Trinité, en disant que volontiers, si c'était possible, elle expirerait en chantant cette même antienne et se consumerait tout entière à louer Dieu, jusqu'à en mourir ; la Trinité, toute resplendissante et toujours tranquille, parut se pencher avec amour et tendresse vers le très digne Cœur de Jésus, qui, comme une lyre merveilleuse, faisait résonner en sa présence son harmonieux cantique ; et en l'honneur de l'invincible toute-puissance du Père, de la sagesse du Fils et de l'Amour du Saint-Esprit, l'adorable Trinité attacha à cette lyre trois cordes, pour que leurs accords suppléassent à tout ce qui manquait aux louanges de l'âme (1).

***

Un jour elle assista en esprit à une messe chantée par Notre-Seigneur lui-même. Au moment de l'oblation, le Cœur très précieux du Seigneur Jésus sembla sortir de sa poitrine sacrée, et apparut sous la forme d'un autel d'or étincelant de lumière. Sur cet autel les Anges députés au ministère des hommes, offrirent avec grande joie des oiseaux vivants, symbole des prières et des bonnes œuvres accomplies par ceux dont ils étaient chargés. Puis tous les Saints s'approchèrent pour offrir à leur tour leurs mérites au Seigneur en louange éternelle et pour le salut de l'âme qui était là présente. Enfin parut un Prince magnifique, l'Ange gardien de Gertrude, portant un calice d'or qu'il offrit pareillement sur l'autel du Cœur divin; ce calice renfermait toutes les tribulations, les contrariétés, les peines que celle-ci avait endurées, tant en son esprit qu'en son corps, depuis son enfance. Et le Seigneur daigna bénir ce calice d'un signe de croix...

La Préface terminée, la rose éclatante du jardin des cieux, celle qui est bénie par-dessus toutes les crétures, la Vierge Marie, s'avançant, entonna d'une voix mélodieuse : *Sanctus, Sanctus, Sanctus*, exaltant dans ce mot trois fois répété l'incompréhensible toute-puissance, l'inscrutable sagesse et la très tendre bonté de la souveraine et indivisible Trinité... Et tous les saints poursuivirent en chantant *Dominus Deus Sabaoth.* Après quoi, le Seigneur Jésus, vrai Prêtre et Pontife suprême, se levant de son trône de gloire, prit entre ses mains son Cœur très saint, qui avait apparu sous la forme d'un autel d'or, et

(1) *Révél.*, l. IV, ch. XLI.

l'éleva vers Dieu son Père pour le lui présenter, s'immolant ainsi lui-même d'une façon si ineffable, que nulle créature, si parfaite soit-elle, ne peut aspirer à pouvoir jamais comprendre. Or, à la même heure où le Fils de Dieu offrait à Dieu le Père son divin Cœur, on sonna la cloche à l'église pour l'Elévation. De sorte qu'à l'instant même le Seigneur accomplissait dans les cieux ce qu'il opérait sur la terre par le ministère du prêtre Et pourtant elle ignorait complètement à quel point on en était de la messe célébrée en ce moment.

Frappée d'admiration à la vue d'une merveille si incompréhensible, elle en éprouva un bonheur inexprimable. Puis le Seigneur lui fit signe de réciter le *Pater noster* en s'unissant à l'amour avec lequel cette prière sublime avait été conçue et élaborée dans son très doux Cœur, avant d'être enseignée aux fidèles pour le salut de tous (1).

***

« Ton dévouement digne d'un Dieu, ô Amour, m'a ouvert l'entrée du tendre Cœur de mon Jésus. O Cœur rempli de douceur ! ô Cœur débordant de compassion ! O Cœur surabondant de charité ! O Cœur d'où la suavité et la miséricorde distillent en rosée ! ô Cœur, objet de ma tendresse, daignez absorber mon propre cœur en vous-même. Vous qui êtes plus cher à mon cœur que la perle la plus précieuse, invitez-moi au festin de la vie. Versez-moi le vin de votre consolation, toute indigne que j'en sois ; relevez dans votre divine charité les ruines dont mon âme est couverte, et suppléez à sa misère par votre opulence si généreuse.

« O amour, prends ce Cœur divin, cet encensoir où brûle un si suave encens, cette hostie si noble : offre-le pour moi sur l'autel d'or où est scellée la réconciliation de l'homme ; offre-le pour suppléer à ce qui m'a manqué jour par jour dans tout le cours de ma vie, durant laquelle j'ai été pour toi si stérile. O amour ! plonge mon âme dans les flots qui jaillissent de ce Cœur si rempli de bonté ; ensevelis toute la masse de mes iniquités et de mes négligences dans les profondeurs de sa divine miséricorde. Eclaire mon intelligence, purifie mes affections par ce contact avec Jésus. Détache mon cœur de tout ce

(1) *Révél.*, l. IV, ch. LIX. Nous terminerons ces extraits, trop incomplets, par un passage des *Exercices* de sainte Gertrude. Nous en empruntons le texte à la belle traduction de Dom Guéranger (6e édition, pp. 320 et 321).

qui est charnel ! rends-le libre et dégagé, afin que, l'heure de la mort étant arrivée, je puisse, grâce à toi, le remettre sans tache entre les mains de Dieu.

Oh ! quelles délices dans ce séjour où la souveraine louange et la souveraine action de grâces sont rendues éternellement au Seigneur, Un en substance et Trine en personnes, par la divine Unité et la divine Trinité elles-mêmes ; où les musiciens célestes suspendent leurs accords pour écouter en silence une telle harmonie ; ou l'armée des Séraphins abaisse tout à coup ses ailes dans un ravissement ineffable ! Dieu de mon cœur, objet chéri de mes vœux, par votre puissance et votre ressource infinies, admettez dès cette heure, dans les mélodies qui s'échappent de votre divin Cœur, une note nouvelle pour exprimer mon indigne louange, mon impuissante action de grâces. Que cet accent nouveau, inséré dans votre harmonieux cantique, soit l'hommage que je vous dois en retour de vos bienfaits, pour m'avoir créée, pour m'avoir rachetée, pour m'avoir élue et retirée du monde. Renfermez aussi mon amour pour vous dans cette mélodie que vous m'aurez consacrée. Que j'aie toujours soif de votre louange ; que mon désir de retourner à vous qui m'avez créée, soit toujours plus ardent, jusqu'à ce que, ayant enfin déposé le poids du corps, je paraisse devant vous dans votre sanctuaire le plus intime (1). »

SAINTE GERTRUDE.

(*Traduction du R. P. Dom J. Huyben, O. S. B.*)

(1) On retrouve les mêmes pensées chez sainte Mechtilde, la compagne et la confidente de Sainte Gertrude. La dévotion au Sacré-Cœur était du reste chose familière aux moniales bénédictines d'Helfta à la fin du XIII[e] siècle. Dans la suite, les écrits de sainte Gertrude et de sainte Mechtilde contribuèrent beaucoup à répandre cette dévotion et à préparer le culte public du Sacré-Cœur. Fait intéressant à noter : dès le 20 octobre 1674, un an avant la grande apparition de Notre-Seigneur à Marguerite-Marie, les bénédictines établies à Montmartre, à l'endroit même où s'élève actuellement la basilique, célébraient déjà la Messe et l'Office propres du Sacré-Cœur.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne).